

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RECLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Toilettes féminines : MARCEL PRÉVOST.
La Vie de Paris : GARDEN-PARTY : SAINT-PONS.
Le Grand Prix de Paris : AJAX.
Pour les sinistres du Midi : La représentation
de gala : ROBERT BRUSSEL.
A l'Elysée : CH. D.
Dessin : Silhouettes de Grand Prix : DROCK
(GEORGES WILLIAMS).
Le cinquantenaire de Solferino : CH. DAUZATS.
Le déménagement d'un musée : TAVERNY.
A l'Elysée : Grecs, Croisés et Turcs : RAY-
MOND HÉCQUY.

PAGES 4, 5 ET 6

Lettre de Milan : RENZO SACCHETTI.
La question des lads.
Autour de la politique : AUGUSTE AVRIL.
A l'Institut : CH. DAUZATS.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Le Monde religieux : Les déclarations du cardinal
Andrieu : JULIEN DE NARFON.
Une bagarre aux Sociétés savantes : JACQUES-
PIERRE.
La grève des inscrits maritimes : THOMAS.
Gazette des Tribunaux : La bénédiction de
l'union libre : GEORGES CLARETIE.
Feuilleton : Mademoiselle Sherlock : PAUL
ZAROFF.

Toilettes
féminines

Je lis dans un journal étranger :

« Madame Howard G... (le journal donne le nom en toutes lettres, et c'est un nom fort connu) est une riche Américaine, déclare qu'une femme vraiment élégante ne doit pas porter deux fois la même robe, cette robe coûtait-elle 2,500 francs... Naturellement, tout changement de robe entraîne le changement de ce qui l'accompagne, dessous et dessous. Mme G... dit que, pour son propre compte et rien que pour le yacht, elle possède plus de cent toilettes, et autant de chapeaux. Aussi, est-elle très occupée : une journée entière lui suffit à peine pour s'habiller et se déshabiller. »

Je veux croire qu'aucune lectrice française, après avoir parcouru ces lignes, ne pensera en secret : « Il y a vraiment des femmes qui ont de la chance ! » Pourtant, je ne suis pas sûr que toutes ressentiront pour cette galérianne de la toilette la commisération dédaigneuse qu'elle mérite. Parmi mes charmantes compatriotes, n'en est-il pas qui se disent : « Evidemment, Mme Howard G... exagère un peu... Mais, tout de même, il faut bien s'habiller !... »

C'est qu'à bien juger les choses, Mme Howard G... n'est pas une exception, — ou du moins, elle n'est exceptionnelle que par les moyens financiers dont elle dispose. Un nombre de plus en plus grand de riches étrangères et, à leur suite, de Françaises plus ou moins riches ont adopté et mis en pratique, touchant le luxe de la toilette, des principes nouveaux, des principes vingtième siècle, dont l'application intensive a pour conséquence suprême le cent costumes et les cent chapeaux de la milliardaire sur son yacht.

Le premier de ces principes ultra-modernes, c'est que la valeur de séduction d'une femme ne réside plus ni dans les qualités de son esprit, ni même dans sa grâce ou dans sa beauté, mais dans son élégance. Et par son « élégance » on n'entend pas la politesse ou l'harmonie de ses manières : on désigne tout simplement la façon dont elle se pare. J'ai déjà signalé ici même, — et les journaux du monde entier ont reproduit l'article, preuve tout au moins qu'il constatait une vérité universelle, — j'ai déjà signalé ici-même que la beauté féminine a grandement perdu de son importance. Quel Parisien oserait dire aujourd'hui à une femme : « Madame, que vous êtes belle ! » Si par fortune un tel propos lui est encore adressé, la dame l'interprète aussitôt comme un jugement d'ensemble sur sa toilette ; la logique du langage moderne a transposé l'épithète au moment où changeait la notion : être belle, de nos jours, veut dire être bien parée. Ce qu'on nommait jadis les « atours » se superpose désormais ou plutôt se substitue aux attraits de la personne.

Un tel principe une fois accepté, — et ne niez pas qu'il soit accepté facilement par l'opinion moderne, — la concurrence féminine ne pouvait pas ne pas s'exagérer. Au temps des feuilles de bananier ou même des draperies antiques, les déshérités de la grâce n'avaient guère d'espoir de jamais primer les plus belles. Il s'établissait naturellement une certaine aristocratie de beauté que tout le monde, bon gré mal gré, devait reconnaître. Le système moderne est infiniment plus démocratique. Telle femme qui ne saurait aspirer à modifier son nez tortu ou ses yeux vains peut raisonnablement tenter d'éclipser par son luxe de toilette le regard le plus idéal et le plus pur profil. Tout l'ajustement de la femme moderne tend à parer le mieux possible un être féminin moyen, assez plat de toute manière : les exemplaires majestueux de l'époque classique ou de la Renaissance n'y apparaîtraient pas à leur avantage. En revanche, le type jadis ironisé, le « manche à balai », comme l'appelaient nos pères, y trouve son compte. Or, comme c'est le grand nombre, il était naturel que les couturiers d'une époque démocratique travaillassent pour lui. Ce qu'il fient. Toute femme, pour disgraciée qu'elle fut par la nature, put raisonnablement concevoir en sa cervelle ce pro-

jet affolant : « Je serai admirée, courtisée. Je serai préférée. »
Toutes, ou presque toutes, le forment.

Alors, qu'advint-il ?
Il advint ceci, qu'un philosophe aurait pu prévoir. La notion de beauté étant abolie, l'élégance de la parure primant tout, et toutes les femmes, ou presque, s'évertuant à l'élégance, ce fut, à son tour, la notion d'élégance qui mûra. Elle tendit de plus en plus à se confondre avec la notion de la parure coûteuse. Que la toilette des femmes, rien que depuis le début du siècle présent, ait énormément augmenté de prix, personne ne le nie : mais ce qu'on ne considère peut-être pas assez, c'est que le changement n'eût pas pour cause d'embellir la toilette, mais directement, systématiquement, de l'enrichir. Les artistes spéciaux qui consacrent leurs veilles à préparer les ajustements du beau sexe se creusent la tête pour combiner des costumes tailleur de quinze cents francs et des chapeaux de douze cents. Non pas par cupidité personnelle : mais parce que leurs clientes, leurs meilleures clientes, les leur demandaient. Elles étaient excédées, ces bonnes clientes, par la concurrence des femmes aux minces budgets et à l'esprit ingénieux. Elles ne voulaient pas qu'une adroite bourgeoise copiat pour moitié prix leur coiffure ou leur costume. Alors, dans le but de satisfaire les bonnes clientes, on mit sur les robes des dentelles anciennes, des fourrures précieuses, des soulaches dont chaque centimètre vaut un jour de travail. On commença à y mettre des perles ; on finira par y mettre des diamants, comme les milliardaires américains à leur caléon. Sur les chapeaux, on piqua des aigrettes à cinq louis pièce. L'adroite bourgeoise dut s'avouer vaincue. Elle pouvait bien copier une coupe de manteau ou le nœud d'une loque. Elle ne pouvait imiter la vieille irlande, le chinchilla, l'aigrette de cinq louis, les perles. L'aristocratie de l'élégance se reconstitua ainsi : ce fut tout simplement le groupe des femmes qui pouvaient disposer d'un budget de toilette quasi indéfini. Et comme la notion d'élégance s'était déjà substituée à celle de la beauté, on voit que finalement les femmes les plus riches eurent toutes les chances d'être réputées les plus belles. Je n'ai jamais vu Mme Howard G..., mais je suis sûr d'avance que, dans le milieu où elle évolue, et quels que soient ses attraits naturels, elle est réputée beauté professionnelle.

Bon ! Mais comment tout cela finira-t-il ?

D'abord, ce n'est pas près de finir. Beaucoup de femmes raisonnables ont déjà, c'est un fait, abandonné la course. Mais le plus grand nombre tient encore, s'efforce de lutter, avec des ressources infiniment moindres, contre les Mme Howard G...

Cependant, les signes de lassitude sont remarquables, au moins parmi les Parisiennes. Combien d'entre elles, et non des moins charmantes, j'ai entendu dire : « Ce n'est pas la peine de macher avec mistress So-and-So — qui commande vingt toilettes chez Douillet, sans s'informer des prix, parce qu'elle a commandé une en marchant. »

Cela finira, — dans longtemps, peut-être dans moins longtemps que cela — par le krach de la toilette féminine.

Quand les femmes qui dépensent dix mille francs par an pour leur toilette se rendront bien compte qu'avec leurs dix mille francs elles sont des zéros dans l'élégance parisienne, elles aimeront peut-être mieux consacrer cet argent à faire un voyage ou à décorer leur intérieur.

Alors, laissant la toilette chère aux exotiques, l'élégance féminine évoluera vers cette sobre correction dont certains costumes tailleur sont les avant-coureurs.

Vous souriez ? Vous traitez de chimères ces pronostics ? Nos vêtements d'hommes modernes sont revenus de plus loin ! Rappelez-vous l'or, la soie, les dentelles ! Rappelez-vous que Mme de Sévigné, proposant un budget de toilette au ménage des Grignan, inscrivait vingt mille livres pour le comte et six mille pour la comtesse !

Marcel Prévost.

LA VIE DE PARIS

GARDEN-PARTY

« La plus belle vue qui soit au monde, dit un proverbe d'outre-Manche, c'est a beautiful english girl under a beautiful english tree, une magnifique jeune Anglaise sous un magnifique arbre anglais. »

Les arbres du jardin de l'ambassade sont des arbres de France, et parmi les jolies dames qui se pressaient sous leurs ombres toutes ne venaient pas d'Angleterre ; mais la présence de cette assistance élégante sur ces pelouses d'un vert si frais n'en constituait pas moins hier, au garden-party offert par sir Francis Bertie et lady Fedorowna Bertie, un spectacle tout à fait ravissant.

Ce qui fait le charme exquis de ce jardin, c'est qu'il paraît n'avoir pas de limite : c'est comme un parc immense qu'on est surpris et heureux de découvrir en plein Paris : par les beaux salons de l'ambassade qui sont d'un style si pur, on arrive tout d'un coup dans le vaste parc qui semble se perdre dans un lointain de frondaisons verdoyantes. Comment vanter la fraîcheur veloutée des gazons ! C'est à croire qu'on les a vus de l'autre côté du détroit. Et le temps doux à souhait, un vrai king's weather.

Dès cinq heures, les invités arrivent ; ils sont reçus par l'ambassadeur, sir Francis Bertie, avec sa bonne grâce affable et souriante, par lady Fedorowna Bertie qui sait,

d'une manière si charmante, faire les honneurs de son logis.

Quelques tapis de prix jetés çà et là, sur l'herbe, ne servent qu'à donner toute sa valeur à ce tapis inestimable qu'est le merveilleux gazon.

Les groupes se forment, tout le monde diplomatique et l'élite de la société parisienne se retrouvent en cet endroit exquis.

Remarqué dans l'élégante assistance :

Ambassadeur d'Espagne et marquise du Mini, ambassadeur des Etats-Unis et Mme Henry White, Naoum-pacha, ambassadeur de Turquie ; comte Gallina, ambassadeur d'Italie ; comte de Khevenhüller-Metsch, ambassadeur d'Autriche-Hongrie ; baron Karino, ambassadeur du Japon ; ministre de Grèce et Mme Delany, ministre de Suède et comtesse de Gyldestolpe, Mme Le Ghat, ministre de Roumanie et Mme Lahovary, ministre de Serbie et Mme Vesnitch, ministre de Monaco et comtesse Balny d'Avricourt, ministre de Bulgarie et Mme Stanioff, M. de Piza, ministre du Brésil ; comte de Costa-Rica et marquise de Peralta, M. de Mier, ministre du Mexique ; ministre de Norvège et baronne de Wedel-Jarsberg, chevalier de Stuers, ministre des Pays-Bas ; général Samad-Khan, ministre de Perse ; comte de Souza-Rozza, ministre du Portugal ; M. Lardy, ministre de Suisse ; le chargé d'affaires de Bavière et comtesse d'Ortenburg-Tambach, baron et baronne Richard de Belle, comte de Nemo-Hidvès, prince et princesse de Poggio-Suasa, M. et Mme de Navay de Földak, duc et duchesse de Lynnes, comte et comtesse Nostitz, capitaine Alois et madame née comtesse de Lardore, le ministre des affaires étrangères et Mme Pichon, M. et Mme Nisard ;

Marquise de Saint-Paul, prince et princesse G. B. Borghese, marquise de Mun, vicomtesse d'Origny, comtesse Grefellu, Mme de Tinnan, baronne D. Leonino, prince Louis Murat, baron et baronne E. de Barante, général Delstein, M. Lépine, général Florentin et Mme Florentin, M. et Mme Paul Deschanel, M. Mollard, M. et Mme Pierre de Fouquieres, duc et duchesse d'Uzes, baronne Lambert de Rothschild, marquise d'Anglessey, M. Derys, comte de Nemo-Hidvès, comte E. M. de Vogüé, marquis et marquise de Frenoy, comte et comtesse de Dion, comte de Laborde, comte Primoli, M. Louis Singer, M. Gustave Dreyfus, M. de Forgemol, comte de Sabran-Pontevès.

Prince et princesse Ferdinand de Lucinge-Faucigny, prince et princesse Rogation de Lucinge-Faucigny, prince et princesse Guy de Lucinge-Faucigny, prince et princesse d'Isenburg-Birstein, comte et comtesse Aimery de La Rochefoucauld, M. Henry Houssaye, de l'Académie française, et comtesse Henry Houssaye, prince et princesse Pierre de Caraman-Chimay, marquis et marquise de Reverseaux, princesse de Brancovan, Mme Ferdinand Blumenthal, comte et comtesse d'Ormesson, comtesse de Tansley, baron et baronne de Vesque de Pittlingham, marquis et marquise d'Argenson, vicomte et vicomtesse de Kergarion, baronnet d'Alajuba, M. et Mme Gaston Jollivet, M. et Mme Economos, comte et comtesse Albert Brunel, prince de Brancovan, M. Edouard Detaille, M. André de Fouquieres, M. Bonnat, M. Charles G. Lahovary, le comte et la comtesse d'Angoulême, Mlle d'Angoulême.

Baronne Henri de Rothschild, Mme Georges Kohn, vicomte et vicomtesse Léon de Janzé, baronne S. de Gunzburg, baron, baronne et Mlle de Fonscolombes, M. Lozé, comtesse Murat, comte et comtesse de Beaufort, comte et comtesse Jean de Stégonzac, marquise de Pracontal, comte et comtesse Gaston de Castelbajac, Mlle de Castelbajac, vicomte et vicomtesse Molitor, comte et comtesse René de Job, comte et comtesse d'Aramon, baron et baronne de Précourt, marquis du Lau, marquis de Nodochel, M. Fournier-Sarlovèze, marquis et marquise de Pothuan, comte et comtesse de Cheygné, marquise de Bérulle, M. Hon. Carnegie, sir Austin Lee, marquis et marquise de Chasseloup-Laubat, M. et Mme Jean de Sienne, M. et Mme Alphon. M. et Mme Eugène Mir, M. et Mme Alice Waley, le comte de Pradère, M. Grosclaude, M. Jean Béraud, Mme Caillaux, Mme Louis Stern, comte et comtesse Calhen d'Anvers, M. G. Grahame, M. A. Johnson, colonel Lovther, M. Reginald Bridgeman, etc., etc.

Saint-Pons.

Échos

La Température

Dans la région parisienne, le temps est très frais, ajoutez presque froid. Hier, cependant, la journée a été meilleure que les précédentes ; le grand vent s'est calmé et la pluie n'est pas tombée ; mais le soleil nous boude encore, et ses rayons ne sont pas parvenus à réchauffer l'atmosphère. D'ailleurs, le ciel est toujours couvert d'épais nuages.

Température : 11° au-dessus de zéro le matin, et 16° dans la soirée. La pression barométrique continue à se relever ; elle accusait hier à midi 760^{mm}5, ainsi que dans l'ouest de l'Europe. Une aire anticyclonique s'étend encore des Açores à l'Irlande.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 11° à Dunkerque, à Boulogne, à Nantes, à Mans, à Clermont, à Toulouse, à Limoges et à Besançon, 12° à Charleville et à Brest, 13° à Ouessant, à Biarritz, à Bordeaux et à Cette. (La température du 26 juin 1909 était, à Paris : 17° au-dessus de zéro le matin et 27° l'après-midi ; baromètre : 767^{mm}.)

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses au Bois de Boulogne. — Gagnants du Figaro :

Prix d'Armenonville : Dor, Pensylvania.
Prix d'Isphahan : Moulins La Marche, King's Love.
Prix Castries : Christianna, Loula.
Grand Prix de Paris : Union, Negofol.
Prix Vanblanc : Elysée, Malaise.
Prix du Duc d'Aoste : Dihor, Lovelace.

A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Fallières se rendront aujourd'hui à Longchamp pour assister au Grand Prix. Ils seront accompagnés de toutes les

personnes de la maison civile et militaire du Président et, selon l'usage, leur attelage à la daumont sera précédé du piqueur Troude.

Dans la tribune officielle prendront place à leurs côtés les membres du corps diplomatique et du gouvernement, qui ont été invités à cette grande solennité sportive.

Les gaitetés du Bulletin municipal. On a pu lire dans un des derniers numéros du Bulletin municipal, au rôle des pétitions, la petite information suivante :

Dépôt de pétitions

Pétition du comité Stendhal sollicitant un emplacement pour y élever un monument au fondateur de la Chaire de Parme.

Renvoyée à la 3^e commission.

Stendhal continuateur de l'œuvre de saint Bruno, voilà un renseignement agréable !...

En tournant ce matin la première page du Figaro, nos lecteurs verront les silhouettes de quelques propriétaires, entraîneurs et jockeys notoires, silhouettes fort spirituellement dessinées, à l'occasion du Grand Prix, par « Djock (Georges-Williams) ».

Et cette signature, peut-être, les intriguera ! Georges-Williams a dix-sept ans, et il est, réellement, apprenti maçon à Chantilly, où son père est de nos meilleurs employés de M. J. Count, l'entraîneur bien connu.

Un ami du Figaro nous a communiqué les dessins de Georges-Williams et nous les avons reproduits sans en demander la permission au jeune artiste ; car nous avons cru amuser nos lecteurs, en leur offrant au matin du Grand Prix, cette surprise documentaire et en leur révélant ce jeune artiste.

Georges-Williams Djock sera certainement le plus étonné de tous. Mais nous sommes heureux de lui montrer à lui aussi les jolies qualités de son crayon déjà très sûr.

L'Académie française compte fixer avant les vacances les dates de réception des nouveaux élus qui seront discutées dès jeudi prochain.

Plusieurs académiciens désiraient que trois réceptions au moins eussent lieu cette année même. Cet avis paraît devoir l'emporter, ainsi que l'indiquent d'ailleurs la désignation déjà faite des membres de la Compagnie chargés de répondre aux discours des récipiendaires, et dont nous avons donné les noms.

Il ne s'agit que de « placer », entre les dates des séances publiques annuelles des autres académies, celles des séances de réception des trois premiers élus : MM. Raymond Poincaré, Brière et Jean Aicard.

MM. René Doumic et Marcel Prévost seraient « reçus », à leur tour, au début de l'année prochaine.

Ces fixations de dates des réceptions, auxquelles va s'occuper immédiatement l'Académie, ont une grosse importance, en raison de ce fait que les nouveaux élus ne peuvent voter qu'après leur réception, et que leurs voix sont devenues nécessaires à la rupture d'un « équilibre électoral » qui, on l'a vu, eût déjà pour conséquence l'ajournement de l'octroi d'un fauteuil, celui du cardinal Mathieu.

Les cinquante-deux chevaux de M. Chauchard et ses dix équipages, dont nous parlions hier, seront vendus au Tattersall français, non pas mardi et mercredi prochains comme nous l'avons annoncé par erreur, mais mardi et mercredi de l'autre semaine, c'est-à-dire le 6 et le 7 juillet. Exposition la veille, le 5 juillet.

Ces cinquante-deux chevaux de grand luxe formeront l'ensemble des écuries si connues et si admirées de M. Chauchard. Il n'y aura donc pas d'autres ventes de chevaux.

Contre la « maraude »...

Tout le monde se plaint de la « maraude » des flics, dont l'abus contribue à la l'encroûtement actuel de nos voies publiques. M. Joseph Denais, le dévoué conseiller des Baignolles, vient de prendre, à ce sujet, une initiative fort ingénieuse. Pour forcer cochers et chauffeurs à rester aux stationnements tout en donnant au public la certitude de les y trouver, M. Denais propose l'établissement sur la voie publique de sonneries d'appel — que l'on pourrait, par exemple, adapter aux candélabres d'éclairage — et qui correspondraient au stationnement le plus prochain. A l'aide d'un déclenchement, la sonnerie ne fonctionnerait que par l'insertion d'une pièce de 5 centimes dans une fente ménagée ad hoc. C'est un projet simple et pratique qui diminuerait singulièrement les « embarras de Paris » et qui, tout en assurant à ceux qui veulent se faire voir d'être servis sur-le-champ, permettrait à ceux qui vont simplement à pied de quitter les trottoirs et de traverser une rue... ce que les « maraudeurs », trop souvent, les empêchent de faire actuellement !...

On fait encore des trouvailles sur les quais, dans les boîtes des bouquinistes, et des plus curieuses vraiment.

Un de nos amis y découvrait hier, par exemple, deux manuscrits d'Auber et d'Halévy, deux improvisations, composées précisément à l'occasion des victoires de Magenta et de Solferino.

Tous nos grands théâtres, en effet, voulaient célébrer il y a cinquante ans ces batailles par des chants de triomphe, et le critique de Rovray écrivait alors dans son feuilleton :

Méry, qui improvise des vers avec autant de rapidité que les zouaves prennent des batteries, a composé de très belles strophes guerrières. M. Auber a voulu rendre le premier hommage musical à la gloire de nos armes.

Ce chant martial, entonné par Gueymard d'une voix qui étouffait les cuivres et dominait l'orchestre, a été accueilli par une immense acclamation de la salle entière de l'Opéra... L'Opéra-Comique s'est adressé à MM. de Saint-Georges et Halévy...

Les deux manuscrits n'étaient autres que les originaux, ou des copies autographes, des œuvres composées à l'occasion de Magenta et de Solferino par Auber et Halévy.

Et voilà comment on peut faire de l'actualité en bouquinant sur les quais.

Le fait n'est pas nouveau d'un réserviste arrivant à la caserne flanqué de toute sa famille, mais ce qui donne à l'aventure du sapeur du génie Claude Barraud une certaine originalité, c'est la façon dont ce brave homme s'est rendu de sa demeure à la caserne Dode à Grenoble, où l'appelait sa convocation.

Ayant chargé ses trois enfants sur une petite voiture à bras, notre réserviste se mit en route, en compagnie de sa femme, et franchit à pied les 150 kilomètres qui le séparaient de sa destination, hébergé et choyé par les municipalités et les habitants des villages qu'il traversait.

L'accueil à la caserne ne fut pas moins chaleureux. Une table avait été dressée dans la cour, où l'on installa, dès leur arrivée, le père, la mère et les enfants, et depuis lors toute la famille mange, couche à la caserne et répond à l'appel du soir jusqu'à ce qu'une décision intervienne.

La soirée de Bagatelle.

En présence du mauvais temps persistant, le comité de la Société des grandes auditions musicales de France a décidé que la fête qui devait avoir lieu mardi soir 29, à Bagatelle, serait remise au samedi 3 juillet.

Les cartes portant la date du 29 seront valables pour le 3 juillet.

Les sabotages des lignes télégraphiques qui se produisent de toutes parts sans que la police ait pu encore en découvrir les auteurs, rappellent un épisode du même genre, vieux déjà de près de quatre-vingts ans, puisqu'il date des dernières semaines du règne de Charles X.

Au moment où, dans un trouble politique et social qui n'est pas sans rapport avec la situation actuelle, se constituait le ministère Polignac, de funestes mémoires, l'opposition anarchique se manifesta par des incendies qui éclatèrent en Normandie. Du 18 février au 7 juillet 1830, on n'en compta pas moins de cent soixante-dix-huit dans les trois départements du Calvados, de la Manche et de l'Orne. Des mains inconnues lançaient des fusées sur les chaumes des habitations, dans les granges, sur les meules de paille éparses dans les champs.

Les poursuites exercées par la justice furent vaines. Elle ne put découvrir les criminels ni mettre un terme aux crimes. Les coupables agissaient d'après un mot d'ordre et on eût dit qu'ils étaient couverts par une mystérieuse et haute protection. Les populations s'étaient armées afin de courir sus aux incendiaires mais ne parvinrent pas à les atteindre.

De même qu'aujourd'hui certains de nos policiers imputent à la police d'avoir organisé les sabotages des lignes télégraphiques, pour faire croire à un complot, de même on accusa le ministère Polignac de propager les incendies afin de justifier les mesures de répression dont on lui attribuait le dessein. Ils ne cessèrent que lorsqu'on eut envoyé sur les lieux deux régiments de la Garde royale.

Un refrain devenu très boulevardier :

Les Portugais sont toujours gais,
Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,

est applicable aux heureux privilégiés qui déjeuneront ou dîneront aujourd'hui au joli Pavillon-Bleu, où la gaieté est, en effet, de tradition le jour du Grand Prix.

S'il fait beau, ça va tout seul ; s'il fait mauvais, c'est encore *all right*, on ferme la galerie des Hortensias, sans cesser de jouir d'un coup d'œil admirable. Allons donc à Saint-Cloud !

Le vainqueur du Grand Prix.

Quel sera-t-il ? En dépit des meilleurs pronostics, c'est toujours un problème difficile à résoudre. Pour en faciliter la solution, nous avons engagé nos Parisiens, un verre de ce « cherry brandy Rocher frères », cette délicieuse liqueur, qui, tout en facilitant votre digestion, vous aidera à découvrir le gagnant et à toucher la forte somme. En tout cas, vous aurez eu un bon moment.

Comme tous les ans, à l'occasion du Grand Prix, le Jardin de Paris donnera ce soir, dimanche, une magnifique Fête de nuit à laquelle, selon la tradition, ne manqueront pas d'assister les plus élégants et les plus notoires des Parisiennes. Et dans le cadre vraiment féerique du bel établissement des Champs-Élysées un superbe feu d'artifice terminera cette fête qui est toujours le joyeux couronnement de la « Grande Semaine. »

On s'étonne un peu partout de la vogue de Cabourg, devenue depuis quelques saisons la plage à la mode ; les raisons de ce succès sont pourtant bien simples.

Monsieur s'y plaît, parce qu'il y goûte les joies d'une villégiature lointaine, à deux pas de Paris ; Madame sait que sur cette plage select, la Gentry française se réunit l'été, et cela lui dicte sa préférence ; Mademoiselle ignore point que Cabourg possède un des plus beaux golfs de France, et depuis que le golf est devenu le sport à la mode, sa prédilection pour Cabourg s'en est encore accrue.

Bébé, enfin, s'est aperçu que le sable de Cabourg était celui dont on fait le meilleur pâté. Et Cabourg, pour tous, est la villégiature d'été de prédilection.

Le remarquable talent de Mlle Lipkowska, que les Parisiens applaudissaient avant-hier à l'Opéra-Comique, dans la Traviata, lui valut les triomphales ovations d'une salle enthousiaste. Ce rôle fut, d'ailleurs, pour l'incomparable artiste, l'occasion d'un double succès, et il servit de prétexte à une évocation exquise de la mode féminine sous le Second Empire. Mlle Lipkowska portait les amples crinolines, et jamais muse romantique n'apparut si délicieusement parée que Violetta, ce soir-là, aux feux de la rampe. De ces toilettes d'antan, Mlle Paquin avait fait de purs chefs-d'œuvre de style et de goût.

Hors Paris

On nous télégraphie de Kiel une réunion particulièrement intéressante à signaler :

M. Gaston Menier, sénateur de Seine-et-Marne, qui est allé, avec son yacht l'Ariane, assister aux fêtes de Kiel, a eu hier à déjeuner, à son bord, l'empereur d'Allemagne.

A ce déjeuner assistaient, en même temps que l'empereur Guillaume, le prince de Bilibon, le prince de Monaco, l'amiral Mueller, M. et Mme Georges Menier, M. Jules Roche, député ; M. d'Estournelles de Constant, sénateur ; M. et Mme Manœuvrier, et M. Jacques Menier, le plus jeune fils de M. Gaston Menier.

D'Ostende :
« Le Kursaal d'Ostende, ce merveilleux temple de l'art et du plaisir, vient de rouvrir ses portes. Immédiatement la foule élégante est accourue. C'est que jamais saison ne s'est présentée sous d'aussi splendides auspices. Plus une villa qui ne soit louée, pas un hôtel qui ne reçoive quantité de demandes d'appartement depuis que les membres du Club Privé ont été avisés de la réouverture de ce merveilleux local où ils pourront se livrer en toute quiétude à leur délassement favori. »

Nouvelles à la Main

— Vous savez que M. Pataud veut fonder le syndicat des danseuses ?
— Quoi de plus naturel. Après avoir éteint l'électricité, il va essayer d'éteindre les étoiles.

— Quelle agitation au foyer de la danse !
— Que voulez-vous ! En France, tout finit par des chaousons.

M. Caillaux, à bout de ressources, songe, dit-on, à faire payer une patente spéciale aux médiums spirites.

— L'impôt sur le revenant !...

Elles causent...
— Vous savez que la petite X... est une parfaite petite rosse ; elle ne songe qu'à faire le malheur de sa prochaine.

— Ah ! je la croyais trop égoïste pour ça.

Le Masque de Fer.

Le Grand Prix de Paris

Je vais enfin pouvoir laisser de côté lads, Berteaux et Craissac, et reporter, en ce jour de Grand Prix, toute mon attention sur les chevaux. J'en suis enchanté. Non pas que M. Berteaux et M. Craissac ne soient pas des personnages intéressants. Ce M. Craissac, qui a réussi le coup d'organiser une grève sans grévistes, est même une figure, — vilaine, mais c'en est une.

Avec un an de plus que l'année dernière en pareille occurrence, me voilà chargé à nouveau de la délicate mission de désigner aux lecteurs du Figaro le vainqueur probable (mettons possible) de la grande épreuve qui va se disputer tantôt, au cours d'une magnifique fête que rien ne viendra troubler et qui n'a à redouter qu'une grève, celle du soleil.

Un programme, des noms dessus, trouver le gagnant : voilà le problème.

Dans le discours prononcé au Sénat par M. Rouby, au cours de la discussion de la loi sur les courses, cet érudit nous a rappelé qu'il y avait déjà des chevaux de courses à Rome au temps de Caligula. M. Rouby nous a même dit qu'on les appelait *chevours*.

S'il y avait

Par DJOCK (Georges-Williams)



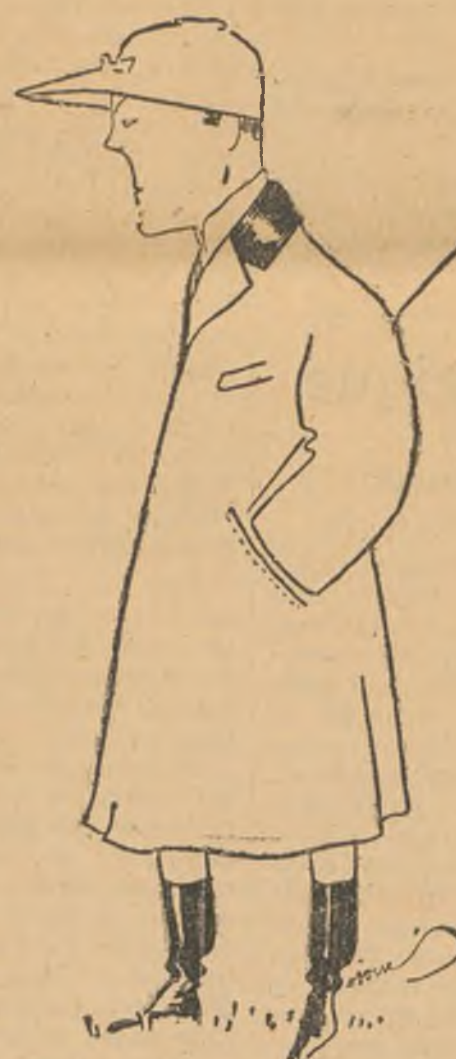
M. Marghiloman.



M. J. Childs.



M. E. Veil-Picard.



M. Alec Carter.



M. Deschamps.

Louise Grandjean, qui, dans un air de *Sigurd*, fit admirer sa science impeccable et sa grande autorité de chanteuse. On acclama Mmes Litvine, Bréval, Cavallieri, Grandjean, comme on avait acclamé Mme Carré, Chaliapine et Rous-selière.

Ce fut alors le tour des danses russes : d'abord la mazurka où l'on admira le talent verveux, le tempérament intrépide de Mme Anna Wassiliewa, l'ardeur et la souplesse de M. Alexandroff ; puis un pas de deux que dansèrent l'illustre Pavlova et Michel Mordkino ; on s'exaltait une fois de plus sur la grâce ineffable, sur le port de bras superbe, sur le talent poétique et subtil de la grande artiste, ainsi que sur la merveilleuse aisance de son remarquable partenaire. Enfin ce fut un de ces pas où excelle la virtuose vertigineuse de Mlle Khes-sinska, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus : de la qualité prodigieuse de la technique ou de l'art avec lequel elle s'exprime.

L'Opéra — notre Opéra — reprit ensuite sa place et nous donna une exécution magnifique de la scène de la prison de *Faust*, avec la si touchante et si belle Marguerite qu'est Mlle Hatto, le Faust splendide qu'est M. Muratore, le Méphisto saisissant qu'est M. Delmas. Et, pour finir, le trio chanté par Mmes Borge, Brozia, Y. Gall, Henriquez, M. Alchewsky, Dubois, Franz, Gautier, Godard ; Cerdan, Delpouget, Gressé, Lequien, Paty.

C'est sur cette impression splendide que s'est terminée la soirée. Rarement les artistes ont recueilli d'aussi vifs, d'aussi unanimes applaudissements, et avec eux les chefs qui dirigèrent l'orchestre : M. André Messager, M. Léon Jehin, M. Paul Vidal, qui conduisit avec son autorité coutumière la plus grande partie du programme.

Raoul Brévanes.

Le marquis de Vogüé, président de la Croix-Rouge, vient d'adresser à M. Arthur Meyer, secrétaire général du comité des fêtes pour les treizièmes de terre du Midi, la lettre suivante :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser réception des deux sommes de quinze mille et de dix mille francs que vous m'avez adressées, au nom du syndicat de la Presse parisienne, pour être distribuées aux sinistrés de la Provence.

En remettant entre mes mains les secours recueillis par sa généreuse initiative, le syndicat de la Presse parisienne a donné à la Croix-Rouge française une nouvelle marque de confiance dont je sens vivement tout le prix. J'ai pensé ne pouvoir mieux y répondre qu'en envoyant immédiatement sur les lieux le secrétaire général du comité, assurant lui-même la prompte et équitable répartition des dons en argent et en nature.

M. de Valence part ce soir. Vous pouvez être assuré qu'il remplira sa mission avec la compétence et le dévouement dont il a donné déjà tant de preuves.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Marquis de Vogüé,
Président de la Croix-Rouge.

A L'ÉLYSÉE

Le Président de la République et Mme Fallières ont donné hier un grand dîner en l'honneur des lauréats des Salons et des bureaux de la Société des artistes français et de la Société nationale des beaux-arts.

La table, de cent quarante-cinq couverts, dressée dans la grande salle des fêtes, était décorée très joliment d'orchidées, d'iris de Chine, d'hortensias bleus, de pavots d'Islande et de roses. C'est au maître fleuriste Chénier qu'on avait confié le soin de cette parure, qui a été fort admirée. Tous les salons, d'ailleurs, avaient été décorés avec le même goût par cet artiste.

Au nombre des convives :

MM. Doumergue, Dujardin-Beaumetz, Rivet, Buyat, Homolle, Bénédite, Gellroy ; Carolus-Duran, Léon Bonnat, Gabriel Fauré, Henry Roujon, Liard, Jules Claretie, Brancas, Albert Carré, Antoine, Henry Marcel, Adrien Bernheim ; Lecomte, Edouard Detaille, Jean Paul Laurens, Tony Robert Fleury, Nènot, Davant, Bonnier, Focillon, Renard, Georges Lemaître, Pascal, Ruffe, Adam, Allouard, et tous les membres du conseil d'administration de la Société des artistes français, Humbert, Cormon, G. Ferrier, Adler, Schommer, Blanchard, Antonin Carles, Ernest Dubois, et les bureaux des jurys de cette Société ; Roli, Besnard, Walther, Lherminier, Billotte, Jean Bernard, et les bureaux des jurys de la Société des beaux-arts ; Tilière, Benoît-Lévy, le comte Karl de Beaumont, Jeannin, Pierre Carrier-Belleuse, Frantz Jourdain, Louis Dumoulin, présidents de diverses Sociétés artistiques ; François Flameng, Mercier, Marqueste, Coutan, Allard, Jallibert, de Saint-Marceau, Richer, le baron Edmond de Rothschild, Ber-

nier, Saint-Saëns, Théodore Dubois, Aynard, prince d'Arenberg, Heuzy, de l'Académie des Beaux-Arts, Mounet-Sully, doyen de la Comédie-Française ;

Henri Jacquier, prix du Salon ; Dezarrois, titulaire de la médaille d'honneur de gravure ; les principaux lauréats et boursiers de voyage des Salons ; MM. Georges Cain, Henry Lapauze, Tronchet, Verlet, etc., et les personnes de la maison du Président.

Le dîner a été suivi d'une brillante réception, qui a empêché le Président de se rendre au gala de l'Opéra.

Ch. D.

LE Cinquantenaire de Solferino

Tous les trains venant d'Italie ont amené hier, dans l'après-midi et dans la soirée, à Paris, les municipalités des grandes villes et les vétérans qui doivent prendre part aujourd'hui et demain à la solennité de la Sorbonne et à la réception de l'Hôtel de Ville, ainsi qu'aux fêtes organisées pour célébrer ici le cinquantenaire de Solferino.

A deux heures et demie, ce sont les vétérans qui ont d'abord été reçus à la gare de Lyon, avec les délégués de la municipalité de Turin, conduits par M. Rinaldo, conseiller, et ceux de Coni. La délégation de cette dernière ville comprenait MM. Luigi Fresia, chevalier de la Légion d'honneur, député provincial et syndic de Coni, l'ingénieur Caviglia, le chevalier Fenoglio, le professeur Pinetti, assesseurs municipaux, et le docteur Serafino Arnaud, conseiller communal, ce dernier socialiste.

Tous les partis sont représentés, nous fait remarquer un des délégués, et c'est la première fois que se produit une entente complète à la municipalité de Coni, comprenant trente membres. Cette entente s'est faite sur la cause de l'amitié envers la France...

Au moment où le train entrain en gare, la musique du 31^e de ligne, envoyée par le général Picquart, ministre de la guerre, a joué l'Hymne italien, puis la *Marseillaise*, qui a été saluée par les acclamations enthousiastes des vétérans italiens et des municipalités.

Accueillis par MM. Beauquier, Raqueni, Bouët, de la Ligue franco-italienne ; Sansbœuf, le général Lanes, dernier survivant des officiers du 3^e zouaves de Palestro ; le commandant Rat, le capitaine Becker, de l'état-major particulier du ministre de la guerre, et par les vétérans français et le comité central parisien des vétérans de Rome, nos hôtes, après une cordiale étreinte et quelques allocutions de chaleureuse bienvenue, ont été conduits à des automobiles rangées dans le hall d'arrivée et parées avec couleurs françaises et italiennes qui les ont transportés, les uns dans divers hôtels, les autres au palais des Invalides où des logements ont été mis à leur disposition par le général Picquart.

Au passage, la foule très nombreuse, qui s'était massée dans la cour de la gare de Lyon, a fait une ovation aux délégués municipaux et aux vieux braves italiens.

Dans la soirée, d'autres délégations sont arrivées d'Italie et notamment celle de la capitale, à la tête de laquelle se trouvait M. Nathan, maire de Rome, qui sera cet après-midi à la Sorbonne et prononcera demain un discours à l'Hôtel de Ville.

Au nombre des familles parisiennes qui comptent parmi leurs ascendants des héros de Solferino et qui ont leur place au premier rang dans les fêtes d'aujourd'hui, il faut citer celle du colonel de Maleville, commandant le 53^e de ligne en 1859. Au plus fort de la bataille, voyant son drapeau en danger, le colonel de Maleville mit pied à terre, saisit le drapeau et courut à vingt pas en avant du régiment. Une balle arracha un lambeau du drapeau et blessa mortellement le colonel en pénétrant dans son corps avec des débris d'étoffe qui se confondirent avec sa chair et son sang, « communion d'un colonel mourant », écrivait Germain Bapst, avec le drapeau de son régiment. Du colonel de Maleville, dont il est étonnant que le nom n'ait point encore été prononcé à l'occasion de Solferino, le maréchal Niel a dit : « C'était un véritable héros. Sa mort laisse bien en arrière les plus beaux traits de notre histoire et de l'antiquité ».

La famille du colonel de Maleville est aujourd'hui représentée par les enfants de son frère, le défunt marquis de Maleville, ancien pair de France, qui sont le marquis actuel de Maleville et la bar-

onne Arthur de Bastard, et par les comtes Charles, Henri, Jacques, Lucien de Maleville, et les vicomesses de Sèze et de Foix.

L'acte d'héroïsme du colonel de Maleville évoque d'autre part la défense du drapeau du 91^e de ligne, défense non moins belle, que racontait hier, devant des vétérans français et italiens, M. Henri Le Pointe, l'éminent historien de nos drapeaux.

Sous la fusillade autrichienne nos soldats montaient à l'assaut de la tour de Solferino, lorsque le sous-lieutenant porte-drapeau Mouchot tomba, tué net d'une balle à la tête. Le sous-lieutenant de Guiseuil le remplaça : un coup de mitraille le renversa. Le drapeau est repris par le sous-lieutenant Tollet, qui est foudroyé d'une balle en plein cœur. Vient le tour du sergent chevronné Bourraqui. Il tombe aussi. Les sergents Orsal, Aiguier, Foubert, le commandant de Pontgibaud, ressaisissent le drapeau et le sauvent enfin, mais les trois sous-officiers sont grièvement blessés et le commandant de Pontgibaud est frappé à mort...

M. Sansbœuf, président général de la Société des Vétérans des armées de terre et de mer, a reçu dans la journée d'hier de nombreux télégrammes exprimant les sentiments de cordiale fraternité des diverses sociétés italiennes de vétérans, notamment de Rome, Milan, Turin, Gènes, Coni, Parme, etc.

La Chambre de commerce de Paris, à une adresse de l'Union des Chambres de commerce italiennes, signée par le président Salmoiraghi, a répondu par un télégramme de M. Mondini formulant « les vœux les plus ardents pour la grandeur de la noble Italie et pour l'union toujours plus intime de nos deux patries ».

Une grande retraite aux flambeaux, avec musique militaire, a parcouru hier soir le quartier Latin, par la rue Soufflot, le boulevard Saint-Michel, la rue des Ecoles, la rue de Cluny, le boulevard Saint-Germain. Sur le parcours ont été joués l'Hymne national italien et la *Marseillaise*. On a dansé rue Soufflot, place de la Sorbonne et rue des Ecoles. Plusieurs maisons du boulevard Saint-Michel et des rues adjacentes étaient illuminées.

A l'éclat de la fête militaire qui aura lieu cet après-midi à la Sorbonne, s'ajoutera un concert artistique auquel prendront part plusieurs artistes de nos grands théâtres, notamment Mmes Seyer, Durif, de l'Opéra ; Madeleine Roch, de la Comédie-Française ; Panisse, de Lacroix ; MM. Corpiat, Paty, de l'Opéra ; Huberdeau, Alexandre, Mendels, Brisquet, etc.

Mme Berthe Seyer chantera la *Marseillaise*.

Les discours seront prononcés par MM. Beauquier, Lavisse, de l'Académie française ; le marquis de Passano, maire de Gènes ; Raqueni et le général Picquart.

EN ITALIE

La mission militaire française, reçue hier à Brescia, sa dernière étape, se rendra ce matin en pèlerinage au cimetière où reposent les combattants de Solferino et San-Martino.

Ch. Dauzats,

Le Déménagement d'un musée

L'immense bâtiment, avec ses innombrables fenêtres ouvertes pour ne pas voir, ressemble à un aveugle plein d'ennui. Il attend une aumône. Mais insensiblement à sa désolation présente et aux belles destinées que lui réserve l'avenir, les dispensateurs de nos finances, négligent de lui accorder, en passant, cette obole de 1,400,000 francs qui changerait en gloire son dénuement. Je l'ai visité ces jours-ci, le pauvre séminaire de Saint-Sulpice. L'herbe y croît comme dans un cimetière de campagne. La poussière y monte, comme ferait dans un salubier la cendre symbolique. Un silence morne y règne, en hôte désolant, car il ne tolère pas comme le silence claustral qui l'a précédé, le chuchotement des oraisons, le frolement des pas et le claquement des soutanelles...

Mais, avant peu, me dit-on, la mélancolie demeure va se ranimer. Les remarquables dessins formés à son sujet par M. Dujardin-Beaumetz recevront peut-être dès cette année un commencement de réalisation — du moins, le surintendant des beaux-arts l'espère et le souhaite.

On sait, en effet, que le bel édifice, aux grandes lignes simples mais à la physio-

nomie un peu triste, doit être transformé en musée. Des 1909, on voudrait abattre une partie des murs qui emprisonnent le jardin et prolonger la grille qui précède la façade. De cette façon, les alentours du monument, son cadre, ses beaux arbres et son aspect d'ensemble nous seraient révélés. Un peu plus tard le jardin serait remis en état et offrirait aux habitués du Luxembourg, pour prolonger leur promenade, une allée discrète où l'ombre fraîche et dense sera pareille à l'ombre des parcs vénérables. Car on se gardera bien de mettre en fuite le mystère et le charme qui sont cachés là depuis longtemps. Un mur sévère les défend contre la banalité de l'ancienne rue du Pot-de-Fer. Il continuera de jouer son rôle protecteur ; seulement un manteau de verdure légère viendra dissimuler ses ruines et noires épaules de duègne. Une allée nouvelle ouvrira le jardin de Médicis dans la rue de Vaugirard, juste en face d'un portique de quatre colonnes, encore invisibles mais qui sera bientôt dégagé et qui nous conduira, avec une solennité modérée, sur une sorte de terrasse de verdure. Là, une vasque, surmontée d'une statue, modèlera une chanson de bon accueil, au milieu de quatre Salons de marbre alternant leurs gestes différents sous des peupliers alignés et pareils. Puis deux escaliers, dont la pierre grise et usée s'habille de mousse, nous enfonceront au creux de la belle allée dont la futaie étendra sur les statues à venir sa patine d'ombre.

A l'angle du bâtiment qui domine sur cette allée, on installera un échafaut de bon aloi, bien isolé du musée. De jour, les visiteurs viendront directement, des galeries, refaire leur enthousiasme à l'aide de la thèse et des sandwiches ; le soir, jusqu'à onze heures, nous y trouverons des prétextes alimentaires pour nous attarder dans ces lieux pleins de poésie.

Mais ayant ainsi passé de la rue de Vaugirard à la place Saint-Sulpice, nous nous retrouvons devant la façade et l'entrée principale du musée. Le petit portique actuel survivra dit-on. Il est bien humble et ne cherche pas à se faire valoir. Entrons. Nous voici dans le musée parfait. Quelques coups de pioche abattront les minces cloisons de tant d'étroites cellules et la grande maison quadrangulaire, percée d'une cour centrale, nous donnera au rez-de-chaussée quatre séries de salles pour les estampes, les dessins, les médailles, plus des bureaux, une salle de conférences, deux salles de repos et quelques autres petits locaux. Au-dessus, trois étages de cellules réunies formeront quatre galeries se succédant sur les quatre façades et éclairées par la double verrière des combles et du toit.

La sculpture occupera la cour centrale et le cloître, abrités sous une voûte vitrée, s'étendra jusqu'à la chapelle, petit monument soudé à l'un des côtés du grand édifice où Rodin trouvera sans doute sa Chapelle-Sixtine, puisqu'il est question d'y installer sa Porte de l'Enfer, entourée d'une fresque qui lui est déjà commandée.

Nos artistes contemporains seront logés, on le voit, superbement et magnifiquement. Je ne puis entrer dans tous les détails des commodités prévues pour l'éclairage, l'élargissement de certaines fenêtres, l'agrandissement de certaines salles, l'agrandissement de la cour, l'installation sur la façade de la rue Férou d'une sorte d'allée sera visible mais non ouverte au passant, d'ateliers d'encadrements et de salles pour les gardiens, et plus loin d'ateliers de photographes... un seul point retiendra notre attention. Je me suis laissé dire que l'escalier conduisant du rez-de-chaussée à la galerie de peinture sera construit dans une partie du cloître dont le mouvement d'ensemble serait ainsi interrompu. C'est vraiment là un projet déplorable dont l'architecture moderne ne vaudra sûrement pas mériter le reproche.

Enfin, ce qui nous intéresse encore, nous visiteurs probables du musée futur, c'est la question du déménagement. Le déménagement est toujours une préoccupation bien parisienne. Naturellement on ne peut prévoir encore quand sonnera l'heure du terme pour les habitants figurés de l'ancienne orangerie du Luxembourg. Mais que ce soit dans un an et demi ou deux ans, il est agréable de penser qu'un total le musée du Luxembourg pourra à notre ferme qu'un seul mois. Le plan de son installation nouvelle étant dès à présent établi, on sait que les sculptures s'en iront les premières, tandis que l'entrée des salles de peinture actuelle serait momentanément reportée du côté du jardin. Une à une, les belles personnes peu vêtues, poissées par des leviers, glisseront de leur socle sur des madriers gras ; un chariot les recueillera et les emportera à leurs places définitives.

Puis ce sera le tour des petits cadres, que leurs gardiens familiers transporteront tout simplement, tandis que les grandes toiles enroulées, replieront un moment sur soi-même le prestige de leurs personnages et le lointain de leurs horizons. Nos peintres et nos sculpteurs ont trouvé pour leurs expositions annuelles un palais

qui ne manque pas de grandeur. Il faut souhaiter que celles de leurs œuvres à qui le mécène national promet la lumière du lendemain soient bientôt accueillis sous un toit moins provisoire que le zinc de la galerie actuelle. D'autant que l'on peut déjà prévoir le jour où le Louvre, héritier plein d'espérances et déjà de fortunes, n'admettra plus les œuvres postérieures à une certaine date ; peut-être à 1900. Alors, le Luxembourg ne sera plus un musée de stage, conduisant également aux provinces lointaines et au Louvre royal. Il offrira une cimaise définitive à nos Rembrandt et à nos Velasquez que stimulera l'ambition d'orner d'œuvres les murs d'un palais digne de les présenter à la postérité.

Taverny.

A l'Etranger

Grecs, Crétois et Turcs

Il est maintenant bien décidé que les troupes européennes quitteront la Crète vers la fin du mois prochain ; elles seront remplacées par des stationnaires (un pour chacune des quatre puissances) qui assureront la charge de faire respecter le drapeau ottoman. Les Crétois ne sont donc pas abandonnés à eux-mêmes ; l'Europe ne se dessaisit pas du dépôt qu'elle avait reçu. La situation de la Crète vis-à-vis des puissances protectrices et de la Turquie, si elle est un peu modifiée en fait, reste exactement la même en droit. Au cas où des troubles viendraient à se produire, il est bien évident que les commandants des bataillons débarqueraient immédiatement des contingents. Mais c'est là une éventualité qui, nous voulons bien l'espérer, ne se produira pas.

Les Turcs ont demandé, ces jours derniers, qu'on s'entretienne avec eux du problème crétois. Les chancelleries intéressées n'ont aucune raison pour refuser cet entretien. Mais il importe de bien établir que le retrait du corps d'occupation n'est pas en soi, le début d'une période nouvelle. Le gouvernement ottoman aurait grand tort de s'imaginer qu'il va pouvoir en profiter pour « glisser le fer » et introduire certaines revendications qui seraient de nature à compromettre et à aggraver le problème. Aucune des concessions que l'Europe a accordées à la Crète et à la Grèce ne saurait être reprise, quoi qu'il arrive. Tout ce que l'Europe doit faire, tout ce qu'elle fera pour le moment, c'est de s'employer à maintenir rigoureusement le statu quo.

C'est, d'ailleurs, l'intérêt des Turcs et celui des Grecs de ne pas se montrer intransigeants. On a prêté, ces jours-ci, à quelques officiers de Constantinople, des propos plutôt belliqueux. Les Jeunes-Turcs sont avant tout des soldats ; ils ne sont même que cela et le métier des soldats n'est-il pas de faire la guerre ? une marche militaire en Thessalie, quelques victoires remportées à bon compte ne seraient-elles pas un excellent moyen de redorer le blason ottoman ? Les terribles difficultés auxquelles se heurte le nouveau régime se trouveraient par cela même provisoirement résolues.

Nous aimons à croire que les chefs de la nouvelle Turquie ont assez de sagesse pour ne pas s'abandonner à de pareilles rêveries. Ils tiennent à la sympathie de l'Europe et ils doivent savoir que si, par leur faute, une guerre éclatait, ils s'aliéneraient à tout jamais cette sympathie ; l'état de leurs finances, l'énorme déficit qui pèse sur leur budget ne permet certes pas une politique d'aventures. Et il y a aussi le Bulgare, il y a l'Autrichien qui, tandis que Turcs et Grecs se battraient, pourraient avoir la tentation d'arranger à leur profit les affaires de Macédoine.

Quant aux Grecs, ils ont, plus encore que les Turcs, des raisons de se tenir tranquilles. Le temps est bien fini où certains petits Etats étaient toujours assurés de recevoir de l'Europe un traitement privilégié dont le Grand Turc faisait tous les frais : il leur suffisait d'être battus par les armées du Sultan pour obtenir quelque morceau de territoire en guise de consolation. C'était l'âge d'or que cela, « et maintenant c'est l'âge de fer », comme disait le vieil Hésiode.

Les Grecs savent que la Turquie ne laissera pas porter atteinte à la souveraineté purement nominale qu'elle exerce sur la Crète. A eux de tirer les conclusions ; il est bien sûr, par exemple, que si les députés crétois étaient reçus au Parlement hellénique, la Turquie pourrait considérer cela comme une atteinte à ses droits.

Les Grecs sont sans cesse à citer l'exemple de la Bulgarie qui a pu impu-

nément rompre les derniers liens qui l'attachaient à l'empire ottoman. Mais ils oublient une chose, de la plus grande importance : c'est que la Bulgarie a commencé par se doter d'une excellente armée ; elle n'a épargné aucun sacrifice pour organiser une force militaire avec laquelle les Turcs sont obligés de compter.

Les Grecs n'ont pas su imiter en cela les Bulgares ; la politique a un peu trop absorbé leur activité ; leur marine dont ils pourraient tirer un tel parti, étant donnée l'admirable situation de leur pays, leur marine n'a guère été mieux traitée par eux que leur armée. Ils avaient fait l'honneur à la France de lui demander l'assistance d'un excellent marin, l'amiral Fournier, qui s'occupa d'organiser leurs forces navales. Mais son projet resta à l'état de projet et nous sommes bien obligés de rappeler que l'amiral Fournier fut loin de trouver en Grèce tous les concours qui auraient dû lui être acquis. Une partie de la presse fut violemment excitée contre lui et l'amiral quitta le pays sans avoir obtenu aucun résultat.

Nous n'évoquons pas ces souvenirs dans le dessein d'être désagréables aux Grecs pour qui nous éprouvons au contraire de si vives sympathies. Certaines des fautes qu'ils ont commises, il nous est arrivé de les commettre à nous aussi. La marine française a été, elle aussi, négligée au sacrifice par nos politiciens. Notre armée, sous le ministère Combes, n'était pas ce qu'elle devait être, ce qui nous empêcha de faire une très bonne figure, lors de l'alerte franco-allemande, en 1905...

Il ne faut pas que la Grèce tourne vers la Crète toutes ses préoccupations. Elle a de grands intérêts en Macédoine et en d'autres points de l'empire ottoman. Ces intérêts risquent de souffrir grandement si les relations entre les Grecs et les Turcs deviennent mauvaises. Il y a là des rivaux attentifs qui ne manqueraient pas d'en profiter.

Raymond Recoquy.

DERNIÈRES NOUVELLES

La Crise politique allemande

LE CHANCELIER MAINTIENU PROVISOIREMENT
Berlin, 26 juin.

Le prince de Bülow est arrivé à Kiel ce matin, par le train de 8 h. 20 ; dans le même train se trouvait le chef de cabinet civil de l'Empereur, M. von Valentini. Le chancelier qui a été reçu à la gare par le vice-amiral Müller, paraissait gai et dispos. Il a été aussitôt reçu par l'Empereur, qui a eu avec lui un entretien de deux heures.

Après cet entretien l'Empereur s'est retiré dans ses appartements tandis que le chancelier entamait sur le pont du *Hohenzollern* une longue conversation avec M. von Valentini. Le chancelier est reparti de Kiel par le train de 2 h. 55, toujours avec le chef de cabinet civil von Valentini.

Il ne saurait être question d'un décret de dissolution que le chancelier rapporterait dans sa poche ; suivant la Constitution de l'Empire, la dissolution du Reichstag doit être décidée par le Bundesrath avant d'être ordonnée par l'Empereur, et le Bundesrath ne s'est pas encore occupé de cette question.

Contrairement à ce qu'on assurait hier, le chancelier a été appelé à Kiel par un télégramme impérial et n'est pas parti de lui-même.

Les journaux du soir ignorent encore les résultats de l'entretien ont fait des suppositions contradictoires. Les uns prétendaient que l'Empereur, très irrité contre les conservateurs, aurait tenté l'attitude du chancelier faible et hésitant ; les autres affirmaient au contraire que c'était pour convaincre l'Empereur de la nécessité d'une dissolution que le chancelier s'était rendu à Kiel.

Je vous ai transmis hier soir, de fort bonne source, cette seconde version répandue chez les libéraux dans le but d'arrêter court leur campagne fulminante ; il est possible que la première ait été assurée aux conservateurs dans le but de vaincre leurs résistances et celles du centre.

La majorité du Reichstag a voté aujourd'hui le timbre sur les lettres de change, les surtaxes sur le café et sur le thé, et l'impôt sur les lampes à incandescence. Les débats ont donné lieu à des explosions de colère à gauche d'autant plus violentes qu'elles ont été plus longtemps contenues.

Le chancelier a fait savoir aux conservateurs qu'il repoussait l'impôt sur les valeurs cotées à la Bourse, l'impôt sur les moulins et l'impôt sur l'exportation des charbons, ainsi que l'impôt sur les objets de par-

évidemment, mais si l'on rapproche ces bruits des menaces proférées par les lads dans leur réunion d'avant-hier et de la résolution prise par eux d'empêcher la réunion de Maisons-Laffitte, à laquelle doit assister le Président de la République, si, d'ici là, ils n'avaient pas obtenu complète satisfaction, on comprendra combien il est nécessaire de prévenir les attentats à la propriété dont Chantilly pourrait être le théâtre.

Louis Chevreuse.

Une bagarre aux Sociétés savantes

« Un grand meeting d'anniversaires » avait été organisé hier soir aux Sociétés savantes, sous la présidence de M. Louis Grégoire, à propos du cinquantenaire de Solferino, de l'affaire Dreyfus et de l'acte du Panthéon. L'auditoire était fort peu nombreux, mais décidé, lui aussi, aux actes, et partisans et adversaires avaient eu soin de se grouper. L'un des côtés de la salle était occupé par des membres de la Fédération républicaine des étudiants.

M. Grégoire, entouré de MM. P. Watrin et Antoine de Lys, ouvre la séance en déclarant :

« Je ne suis pas l'homme des discours, je suis l'homme des actes nécessaires ». Et sa déclaration, aussitôt, est accueillie par du tapage et les sifflets des étudiants.

Quand le premier tumulte est un peu calmé, le président donne la parole à M. de Lys, qui lit un discours fréquemment interrompu par l'opposition ; il propose à l'admiration des auditeurs M. Grégoire, « professeur d'énigme sociale », et annonce la fondation de « parti national et social » dont il expose les grandes lignes du programme. Il termine sa harangue par une virulente critique de l'école naturaliste et en particulier de l'œuvre d'Emile Zola, qui déchaine un tapage inouï.

Les étudiants protestent violemment contre son langage, et alors partisans et adversaires en viennent aux mains ; une furieuse mêlée se produit dans un angle de la salle où les membres de la Fédération républicaine sont concentrés ; des coups de cannes sont échangés de part et d'autre, des coups sont ensanglantés, et enfin des bancs sont empilés en une énorme masse autour des étudiants, tandis que les vitraux et les glaces sont défoncés par des tabourets brisés.

Le tumulte est à son comble ; il est impossible au président et à ses assesseurs de rétablir le calme. Au bout d'un long instant, les manifestants commencent à être fatigués, et M. Grégoire invite alors le colonel du Paty de Clam à monter à la tribune, pour « dire ce qu'il n'a pas pu dire devant la Cour d'assises ».

Après une très longue causerie du colonel, M. Grégoire reprend la parole pour expliquer « son geste du Panthéon » et, par ses protestations contre la présence à la cérémonie commémorative, qui aura lieu aujourd'hui, à la Sorbonne, d'un membre du gouvernement, il semble évoquer une menace en souhaitant « l'union des partis d'opposition, le moment étant venu de frapper un grand coup ». Il est interrompu par des cris de « Vive l'Empereur ! Vive le Roi ! » Les républicains ont été réduits au silence.

M. Paul Watrin succède à M. Grégoire et renouvelle l'appel à l'union contre le gouvernement ; puis M. Sanlo, conférencier de la Croisade sociale, demande qu'une collecte soit faite parmi l'auditoire pour aider M. Grégoire à payer les dégâts causés pendant la bagarre.

M. Bileard, avocat, contradicteur ne parvient pas à faire entendre cette protestation : « C'est un nom de l'union que nous nous avons cassé la figure. Les gloires du pays ne sont pas qu'à vous... » Et le reste se perd dans le vacarme.

Il est à ce moment fort tard — minuit passé — et M. Grégoire lit un long ordre du jour dont voici la conclusion :

« Et pour en finir avec ce passé criminel par l'annexion d'un régime nouveau approuvant le programme de Grégoire tendant à la formation d'un grand parti national et social qui comprendra les forces d'opposition, y compris la partie du syndicalisme fidèle à l'idée de patrie... »

Et l'assistance houleuse quitte la salle en chantant : « Vive le Roi ! A bas la République ! » et en agitant des cartons où est imprimé : « Vive Jeanne d'Arc 445 fois ».

Parmi les blessés, qui ont presque tous des plaies contuses à la tête, on nous donne les noms de : MM. Delpech, fils du sénateur, André Augustin, de l'Action, Junger, de la Rose blanche, et de Bower, blessé au bras.

Jacques-Pierre.

La fièvre typhoïde

à Saint-Brieuc

Saint-Brieuc, 26 juin.

L'épidémie de fièvre typhoïde à Saint-Brieuc prend des proportions très inquiétantes. Les salles de l'hôpital sont pleines ; le nombre des militaires en traitement est aujourd'hui de soixante et onze, celui des civils dépasse quatre-vingt-dix. Il y a des malades dans la plupart des maisons de la ville, plusieurs centaines, dit-on.

L'épidémie doit être attribuée à une contamination accidentelle de l'eau. La ville a pourtant un système d'adduction d'eau à l'aide de galeries filtrantes, mais il est probable que les pluies considérables tombées il y a trois semaines auront entraîné des produits d'épandage dans les eaux d'alimentation.

Les militaires ne consomment à la caserne que de l'eau filtrée, mais fatalement ils en boivent d'autre en ville où il y d'ailleurs plus de 600 puits, la plupart suspects.

M. Chéron, après avoir visité tous les malades militaires, a pris des mesures immédiates. Il a fait venir de Paris du personnel et du matériel, il a décidé que des salles supplémentaires d'hôpital seraient installées dans l'ancien grand séminaire. Enfin il a consigné à la troupe tous les débits de boissons jusqu'à ce que les débits aient comblé tous leurs puits.

Il a en outre déposé une plainte au Parquet contre les médecins civils qui n'ont pas fait les déclarations de maladies contagieuses. Ces déclarations n'étaient

en effet, hier matin, qu'au nombre de six, alors que les médecins eux-mêmes reconnaissent qu'il y avait plusieurs centaines de cas en ville.

Le médecin inspecteur général Viellard est resté sur place pour assurer l'exécution des mesures prises et parer à toute éventualité.

L'Affaire d'espionnage DE VERDUN

Verdun, 26 juin.

Le Tribunal correctionnel de Verdun a jugé hier et aujourd'hui six individus arrêtés depuis plus de deux mois sous l'inculpation d'espionnage.

Les débats de cette affaire ont eu lieu à huis-clos. Voici les condamnations prononcées : Cornet, représentant du commerce, à Belleville, cinq ans de prison, 30.000 francs d'amende, dix ans d'interdiction de séjour et dix ans de privation des droits civils et politiques ; Ruithebe, agent d'assurances, dix-huit mois de prison et 500 francs d'amende ; Champion, soldat au 6^e bataillon du 3^e régiment du génie, deux ans de prison et 500 francs d'amende ; Dabit, soldat au 5^e bataillon d'artillerie de forteresse, un an de prison et 500 francs d'amende ; Lefèvre, ouvrier à l'arsenal de Verdun, acquitté de la prévention d'espionnage, mais condamné à trois mois de prison pour vol de dynamite ; Vauchelle, débiteur, bénéficie d'un acquittement.

Nous commencerons prochainement la publication d'un roman :

AIMÉE

ou

La Jeune Fille à marier

écrit pour les lecteurs du FIGARO

par

ALBERT BOISSIÈRE

Deux nouvelles inédites précéderont cette publication :

M^{lle} SHERLOCK

par

PAUL ZAHORI

que nous commençons aujourd'hui

ET

FLEURS DE SERRE

par

ALBÉRICH CHABROL

LE MONDE RELIGIEUX

LES

Déclarations du cardinal Andrieu

Les adhésions épiscopales

Il y a quelques jours, la *Correspondenza romana*, parlant du cardinal Andrieu à propos de la lettre pastorale pour laquelle Son Eminence est défrayée aux tribunaux et de ses déclarations au juge chargé d'instruire l'affaire, s'exprimait ainsi : « Au lieu de le trouver excessif, comme l'insinuent déjà certains organes libéraux, ses vénérables collègues de l'épiscopat français se feroient tout un honneur de l'assurer publiquement de leur adhésion et de leur sympathie. »

Nos évêques ont lu cette note et, après l'avoir lue, une trentaine d'entre eux ont effectivement adhéré aux déclarations retentissantes de l'archevêque de Bordeaux. Plusieurs n'avaient pas attendu cette sorte de mise en demeure pour écrire au cardinal Andrieu. Au total, ce dernier a reçu à l'heure actuelle quarante adhésions, dont le texte n'a d'ailleurs pas été publié. La France ecclésiastique, abstraction faite des colonies, comprend 84 diocèses. Quarante sur quatre-vingt-quatre, c'est une minorité importante, mais c'est une minorité ; une minorité qui augmentera sans doute assez pour devenir majorité. Des moins ceux qui adhéreront demain, après-demain, les jours suivants, auront-ils marqué plus d'hésitation que d'empressement.

Pourquoi ce peu d'empressement ? Pourquoi cette hésitation ? Il est possible que la note de la *Correspondenza* ait refroidi quelques-uns de nos évêques, si, par contre, elle a pu décider le plus grand nombre des adhérents. J'en connais un certain nombre à qui cette feuille, avec ses façons de régenter le clergé français, de lui dicter à tout propos ce qu'il doit faire ou ne pas faire, et même ce qu'il doit penser, porte furieusement sur les nerfs. Mais le silence — définitif ou provisoire — de plus de la moitié de l'épiscopat doit avoir une autre cause et plus sérieuse. Il est intéressant de la connaître, car dans une affaire qui peut avoir de si graves conséquences, rien n'est moins indifférent que l'attitude du corps épiscopal, et on la connaît facilement à la condition de voir clairement de quoi il s'agit.

Or, ce à quoi les évêques sont par l'organe étranger de la *Correspondenza* sollicités de donner publiquement leur adhésion, c'est un acte, et c'est aussi une doctrine, un acte dont l'opportunité est discutable en somme, une doctrine qui n'a peut-être pas été exposée avec assez de netteté et risque donc de paraître, en quelque manière, excessive aux esprits modérés.

Je ne pense pas avoir besoin de dire que l'idée de mettre en doute la parfaite orthodoxie du cardinal Andrieu ne viendra à personne. Du reste, l'archevêque de Bordeaux a déclaré que sa doctrine sur la désobéissance aux lois injustes était ni plus ni moins la doctrine de l'Eglise. Or, on lit dans la lettre pastorale pour laquelle il est poursuivi, ceci : « Vos lois sont mauvaises. Les lois mauvaises n'obligent pas en conscience, et, par conséquent, vous êtes obligés de ne pas les observer. »

Et d'abord il va de soi que le cardinal n'a pas voulu dire que toutes les lois de la République sont mauvaises, ni que toutes celles que l'on édicte de nos jours compromettent les intérêts de l'Eglise ou de la famille. Les expressions « vos lois » et « celles que vous édictez » sont donc trop générales pour correspondre

vraiment à la pensée de Son Eminence.

D'autre part, que « les lois mauvaises n'obligent pas en conscience », c'est bien ce que l'Eglise a toujours enseigné, mais en expliquant — ce que le cardinal a omis de faire — que pour qu'une loi n'oblige vraiment pas en conscience il faut que son caractère de mauvaise loi soit d'évidence, saute, si l'on peut dire, à tous les yeux, ne puisse être sérieusement contesté. C'est là que les opinions individuelles, si rarement désintéressées, sont sujettes à caution. Et, par ailleurs, il ne suffit pas qu'une loi compromette les intérêts de l'Eglise ou de la famille pour que l'on ait, non seulement le droit, mais le devoir de lui désobéir. La théorie exige autre chose : elle exige que cette loi ordonne un acte contraire à la loi de Dieu, ou défende un acte prescrit par la loi de Dieu. Cela est net, précis et il n'y a pas à s'y tromper.

Quant à savoir si telle ou telle loi compromet les intérêts de l'Eglise ou de la famille, c'est le plus souvent matière à discussion, et la question ainsi posée est bien trop vague pour que de la solution qu'individuellement chacun lui donnera on puisse faire sortir le devoir de la désobéissance.

Si l'en était ainsi, les magistrats devraient refuser d'appliquer telles et telles lois — notamment celle du divorce, dont on peut bien dire qu'elle compromet les intérêts de la famille — et aux magistrats qui les appliquent les prêtres seraient donc tenus de refuser éventuellement l'absolution. A coup sûr, telle n'est point la pensée du cardinal Andrieu. En fait, il y a en France nombre de magistrats, catholiques pratiquants, qui appliquent, le cas échéant, la loi du divorce, et que l'autorité religieuse n'a jamais songé à inquiéter à ce sujet. J'en pourrais dire autant, à propos de la loi scolaire, des instituteurs catholiques, auxquels on n'a jamais songé à faire un devoir de désobéir à ces lois en violant la neutralité qu'elles prescrivent pour donner aux enfants l'enseignement religieux qu'elle interdit.

Autre chose : le cardinal Andrieu a déclaré qu'il ferait défaut devant le tribunal, parce qu'il le regarde comme incompetent pour juger une personne « revêtue d'un caractère sacré ». C'est le « privilège du for compétent » que réclame pour les clercs l'archevêque de Bordeaux. Ce privilège lui revendiqué pour la première fois, si je ne me trompe, vers la fin du quatrième siècle, au troisième concile de Carthage. L'Eglise n'en jouit complètement qu'à partir du moyen âge, où les procès des clercs furent soustraits aux tribunaux civils. Mais la Révolution supprima ce privilège. Il est très vrai que le Saint-Siège n'a pas accepté en principe le nouvel état de choses ; et le cardinal Andrieu a donc, en thèse, tout à fait raison. Mais le Saint-Siège l'a accepté en fait, « en regard aux nécessités de l'époque », *temporibus ratione habita*, comme il est dit dans le Concordat autrichien de 1855 et dans les conventions passées avec le Wurtemberg et le royaume de Bade (1857 et 1859), et les revendications du cardinal Andrieu ne sont donc pas en harmonie parfaite avec l'hypothèse admise par Rome.

En outre, elles peuvent paraître dangereuses, dans un temps où l'Eglise ne peut raisonnablement se réclamer et ne se réclame vraiment, pour sauvegarder le libre exercice de sa mission divine, que du droit commun et de l'égalité de tous les citoyens devant la loi.

Enfin, le cardinal Andrieu semble avoir un peu forcé la note en déclarant que la loi de séparation, ayant été condamnée par le Saint-Siège, était et devait être considérée par tous les catholiques comme inexistante. Le Saint-Siège n'en demande pas tant, puisqu'il autorise évêques et prêtres à réclamer, en remplissant toutes les formalités requises, certains des avantages que leur offre cette loi. On se rappelle ce qui est advenu pour les pensions. Au lendemain de l'encyclique *gravissimo*, Mgr Douais, évêque de Beauvais, ne crut pas devoir autoriser de plano les membres de son clergé à faire valoir leurs droits aux pensions ou allocations prévues par l'article 11. Le Saint-Siège avertit l'encyclique *gravissimo* ne devait pas être interprétée avec tant de rigueur. Evêques et prêtres firent aussitôt les démarches nécessaires. Il ne se trouva qu'un seul ecclésiastique pour proclamer qu'il s'y refusait ; et ses confrères le conspuèrent unanimement.

Le cardinal Andrieu lui-même est pensionné en vertu de la loi de séparation. Il est donc évident que, lorsqu'il la traite d'inexistante, l'expression dépasse sa pensée.

Et d'ailleurs si les catholiques devaient considérer comme inexistante la loi de séparation, ils devraient donc regarder comme toujours existant le concordat, qui n'a été supprimé que par elle. Dès lors le pape ne pourrait, pas plus aujourd'hui que sous le régime concordataire, nommer les évêques, et les évêques ne pourraient pas davantage nommer les curés, ni ouvrir une église ou chapelle sans l'agrément du pouvoir civil. Or le pape et les évêques usent pleinement des libertés que leur donne, et en cet égard la séparation, c'est donc qu'ils ne considèrent point comme inexistante la loi de 1905.

Pour toutes ces raisons, on ne peut dire que les déclarations du cardinal Andrieu, à les prendre *pro sonant*, répondent pleinement à ce que pensent ses vénérables collègues. De là, sans doute, l'hésitation de beaucoup d'entre eux à adhérer à ces déclarations, encore que sur le fond des choses l'épiscopat soit peut-être unanime.

Julien de Narfon.

En l'honneur de Jeanne d'Arc. — M. l'abbé Aubert, curé de Saint-Alexandre, de Paris, présentera aujourd'hui dimanche, à trois heures, dans la salle des fêtes du Cercle catholique de Puteaux, 42, rue des Pavillons, des tableaux vivants de la vie de Jeanne d'Arc, tels qu'ils ont été donnés à Rome lors des fêtes de la béatification.

Un programme de la réunion : musique de scène, chœurs de Goumou, dirigés par M. Philip, professeur à la Schola cantorum, premier prix du Conservatoire. Des chanteurs et des instrumentistes de la Schola prêteront leur concours. — J. de N.

Les droits du curé. — Un curieux procès vient de se dérouler devant le tribunal civil de Bayonne. Procès intenté par M. le curé de Came (Basses-Pyrénées), au maire, à l'instituteur, au garde champêtre, à un paroissien, pour « préjudice moral et exercice illégal du culte ».

Il y a quelque temps, décidait un conseiller municipal de cette commune, auquel les rigueurs du droit canonique contraignaient le curé de refuser l'enterrement religieux,

ce que ne voulait pas faire le curé, les paroissiens aux-uns résolurent de le faire. Elles transportèrent donc le cercueil à l'église, récitaient l'office des morts, sonnèrent les cloches, etc. Etrange spectacle !

Le curé poursuivit les « délinquants » au nom de la loi de séparation. Or, le Tribunal lui a donné raison, en mettant toutefois hors de cause l'instituteur, qui n'est intervenu que pour prononcer un discours sur la tombe du curé. Maire, garde champêtre et le paroissien paieront chacun un quart de dépense, l'autre quart restant à la charge du curé.

C'est de la justice distributive au premier chef. — J. de N.

DANS LA MARINE

Le port de Rochefort

Un abonné de Rochefort, très ému, comme on le verra, de la suppression possible de notre port de la Charente, nous envoie la série des questions suivantes qu'il pose à M. le ministre de la marine :

Pourquoi le ministre de la marine poursuit-il systématiquement la destruction de notre arsenal ?

Pourquoi, lui et son chef de cabinet ont-ils légué la délégation de notre ville, en affirmant que rien ne se tramait contre nous, alors que depuis six mois tout était préparé pour nous détruire ?

Pourquoi le ministre, à la session du Conseil supérieur, a-t-il été de la dernière violence contre les armateurs éclairés qui nous défendaient désespérément ?

Pourquoi nous a-t-on volé les 5 millions votés par le Parlement pour le chemin de fer d'Enot, et a-t-on revendu au vieux fer les rails déjà arrivés ?

Pourquoi, même bien avant la réunion du Conseil supérieur, qui devait voter la suppression de Rochefort, le ministre, escamotant ce vote, n'avait-il prévu ni crédits ni munitions pour cet arsenal au cours de l'année prochaine ?

Pourquoi le ministre actuel met-il tant d'obstacle à laisser chômer nos ateliers et nos ouvriers de Rochefort ? (Affaire du *Festel*, affaire du *Casard*, etc., etc.)

Pourquoi M. Brand, notre député, a-t-il été amené par de faux renseignements à afficher hier à l'hôtel de ville cette rassurante et menteuse dépêche : « Conclusion du rapport Robin adoptée. Rien de nouveau au ministère de la marine. » ?

Pourquoi deux très importantes maisons de banque, dont l'une succursale du Crédit lyonnais, viennent-elles s'établir à Rochefort, au moment même où cette ville semble condamnée à mourir ? Et pourquoi les employés de ces maisons, lorsqu'on leur exprime de l'étonnement, répondent-ils, d'un air mystérieux : « Nous savons ce que nous faisons. »

L'explication de toutes ces énigmes se trouve dans une rumeur, qui commence à courir, et qui est vraisemblable, hélas ! Une grande Compagnie industrielle pousserait à la destruction de notre arsenal, pour acheter à vil prix nos ateliers et nos cales de construction.

Nous renvoyons à qui de droit ces réflexions admirablement justes.

Les essais du « Carnot »

On télégraphie de Toulon :

Les essais du cuirassé *Carnot* ont été interrompus cet après-midi par une avarie qui s'est produite dans le cylindre de haute pression de la machine de tribord ; un choc très violent a arrêté le fonctionnement du piston et les essais qui devaient être poursuivis pendant vingt-quatre heures ont été interrompus.

Le *Carnot* est rentré à Toulon avec une seule machine et a dû être conduit dans l'arsenal pour être réparé.

A L'INSTITUT

LE GRAND PRIX DE ROME DE COMPOSITION MUSICALE

Il y avait foule, hier, au Palais Mazarin, foule élégante de charmantes artistes de nos théâtres lyriques, de jeunes ténors, de barytons superbes, foule barbillarde, murrante, éternelle, et un peu émue vers la fin de la journée par l'attente d'un jugement, celui du Grand Prix de Rome de composition musicale.

L'Académie des beaux-arts s'était réunie en séance extraordinaire dès midi et demi pour l'audition des cantates des cinq concurrents, audition qui a duré jusqu'à cinq heures. Dans l'assistance : MM. P. Gailhard, Gheusi, Fernand Bourgeois, Henri Cain, etc., etc.

Elle a d'abord entendu l'œuvre de M. Marcel Tournier, élève de M. Lenepveu, interprétée par Mlle Hélène Demellier. M. Francell, de l'Opéra-Comique, et M. Dufranne, de l'Opéra, accompagnés au piano par M. Chadeigne, de l'Opéra ; puis celles de MM. Jules Mazellier, élève de M. Lenepveu (interprètes : Mlle Nicole Vauchelet, de l'Opéra-Comique, MM. Muratore, de l'Opéra, et Reder, au piano ; MM. Moreau et André Salomon) ; Noël Gallon, élève de M. Lenepveu (interprètes : Mlle Eugène de Montalant, MM. Franz et Duclos, de l'Opéra ; au piano : M. Risler) ; de Mlle Nadia Boulanger, élève de MM. Widor et Fauré (interprètes : Mlle Nelly-Marly, de l'Opéra-Comique, MM. Plamondon, de l'Opéra, et Masne, de l'Opéra-Comique ; au piano : l'auteur) ; enfin de M. Marc Delmas, élève de M. Lenepveu (interprètes : Mlle Mancini, de l'Opéra-Comique, MM. Dantou, de l'Opéra-Comique, et Dangès, de l'Opéra ; au piano : MM. Wolff et Lhermyer).

L'audition terminée, l'Académie s'est formée en comité secret pour la délibération de sa section de musique d'abord, et la délibération définitive de toutes les sections.

MM. Saint-Saëns, Paladilho, Lenepveu, Théodore Dubois et Gabriel Fauré, en l'absence de M. Massenet empêché, ont soumis leurs conclusions à l'ajournement de la récompense suprême.

Mais l'Académie a été d'avis, au contraire de décerner le grand prix de Rome, et c'est M. Jules Mazellier qu'elle l'a attribué, à une très forte majorité.

Elle a ensuite voté un premier second grand prix à M. Noël Gallon et un deuxième second grand prix à M. Marcel Fournier.

Dès que ces décisions ont été connues, on est allé chercher le grand lauréat de Rome pour 1909, M. Jules Mazellier, qui a été vivement félicité.

M. Jules Mazellier prenait part au concours cette année pour la dernière fois, car il atteignait la limite d'âge. Il est né, en effet, le 6 avril 1879, à Toulouse. Il a donc un peu plus de trente ans, mais il paraît beaucoup plus jeune. Blond, d'al-

lure timide, il attendait anxieusement le jugement qui allait décider de sa vie. On devine avec quelle émotion il a vu accourir vers lui ses amis lui criant la bonne nouvelle.

Il avait débuté par des succès brillants au conservatoire de Toulouse, où il avait, d'année en année, remporté tous les prix. Il vint ensuite à Paris, et ce fut d'abord le maître Gabriel Fauré qui dirigea sa grande éducation musicale. M. Jules Mazellier suivit depuis l'enseignement de M. Lenepveu.

Il a fait jouer chez Lamoureux, en 1907, une fort belle ouverture dramatique sur *Quo Vadis*. La même année, l'Académie des beaux-arts lui décernait le premier second grand-prix de Rome.

M. Jules Mazellier travaille actuellement à un drame lyrique en cinq actes, *Graziella*, avec MM. Henri Cain et Bilde.

Des deux autres lauréats, élèves comme M. Mazellier de M. Ch. Lenepveu, l'un, M. Noël Gallon, premier second grand-prix de Rome, n'a que dix-sept ans ; l'autre M. Marcel Tournier, second grand-prix de Rome, est également fort jeune. Ils n'avaient encore obtenu aucune récompense de l'Institut aux concours de Rome.

INSCRIPTIONS

L'Académie des inscriptions et belles lettres a élu hier au nombre de ses membres associés étrangers, en remplacement du regretté Whitney Stokes, le célèbre professeur de langues romanes Adolf Tobler, de l'Université de Berlin, qui était déjà, depuis 1892, correspondant de l'Institut.

Elle a décerné le prix Allier de Haute-Loire, d'une valeur de 1.000 francs, à M. Eugène Cavaignac pour son Histoire financière d'Athènes au cinquième siècle.

Ch. Dauzat.

LA JOURNÉE

Anniversaire : Commémoration solennelle au Panthéon de la bataille de Solferino en présence de nombreuses notabilités et délégations italiennes, sous la présidence du général Picquart, ministre de la guerre (grand amphithéâtre de la Sorbonne, 2 heures).

Assemblée générale : La Société d'assistance pour les aveugles, sous la présidence de M. Eugène Etienne, vice-président de la Chambre (mairie du douzième arrondissement, avenue Daumesnil, 9 h. 3/4).

Obsèques : M. Adolphe Alhrweiler (réunion, à dix heures, devant la porte du cimetière Montparnasse).

Solennité religieuse : En l'honneur de Jeanne d'Arc : Panegyrique de M. le chanoine Lenfant, président de la Mgr Vallée, camérier d'honneur (église Saint-Germain-des-Prés, 4 heures).

Distribution des récompenses : L'Association philotechnique, distribution des prix aux élèves de ses cours, sous la présidence de M. Doumergue, ministre de l'instruction publique (salle des fêtes du Trocadéro, 4 h. 3/4).

Réunions et fêtes : Fête mutualiste organisée par les Sociétés de secours mutuels d'Asnières, sous la présidence de M. Mascle, directeur de la Mutualité au ministère du travail ; conférence de M. Decori (salle du gymnase municipal d'Asnières, 2 heures).

Banquet : Banquet Hoche, organisé par le comité radical, sous la présidence de M. Pichon, ministre des affaires étrangères (à Versailles).

Informations

Alliance française. — L'Alliance française vient de reconstituer son bureau et le conseil de son comité local pour le neuvième arrondissement de Paris.

Ont été nommés : président d'honneur, M. Anatole Leroy-Beaulieu ; président, M. Désiré Pector ; secrétaire, M. A. Warin ; trésorier, M. R. Lelidoux-Vermimmen ; membres du comité : MM. E. Barré, D. Blanchet, A. Caillet, P. Escudier, L. Gaugier, A. Nathan, H. Panhard, J.-J. Peyrot.

Le siège social du comité est établi 51, rue de Cléry.

Les noms des rues de Paris. — Une sous-commission de la commission du vieux Paris vient d'émettre l'avis que l'exécution du programme des grands travaux n'entraîne pas des changements dans les noms des rues de Paris. Ainsi l'on doit prolonger la rue Étienne-Marcel vers la rue aux Ours. La commission désire que le nom de rue aux Ours ne disparaisse pas. De même, il est question d'appeler avenue de l'Hôtel-de-Ville l'avenue qu'on percera en empruntant les rues Beaubourg et du Renard, de la place de la République à la place de l'Hôtel-de-Ville. La commission désire que la partie de la nouvelle avenue fût appelée avenue Beaubourg et l'autre partie, avenue du Renard.

Congrès. — Un Congrès des anciennes colonies se tiendra à Paris, du 11 au 14 octobre prochain. Il est organisé par l'Union coloniale française, et sera présidé par M. Paul Deschanel.

Le congrès se partagera en quatre sections : Organisation administrative — Régime douanier — Agriculture, industrie, crédit — Hygiène et assainissement, qui seront respectivement présidées par MM. Clémentel, Thierry, J. Siegfried, députés ; et M. Roux, directeur de l'Institut Pasteur.

Le Congrès de 1908, organisé par l'Union coloniale française, était consacré à l'Afrique du nord ; celui de 1910 sera consacré à Madagascar ; le quatrième, en 1911, à l'Afrique équatoriale et au Congo ; le cinquième, en 1912, à l'Indo-Chine.

Puis, dans le même ordre, la série sera reprise en sorte que chaque grande colonie ou groupe de colonies sera, dans les cinq ans, l'objet d'un congrès qui lui sera spécialement consacré, et au cours duquel pourront être appréciées les progrès réalisés durant la période qui séparera chacun d'eux du congrès correspondant.

L'initiative est originale ; et l'on doit en souhaiter les succès.

Le tremblement de terre. — Le Conseil d'administration de la Compagnie de l'Est a voté une somme de 4.000 francs pour les victimes du tremblement de terre.

Le Conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans a voté également une somme de 4.000 francs pour les sinistrés.

Le total des souscriptions recueillies par les journaux quotidiens de Marseille pour les sinistrés du département s'élève au chiffre de 155.934 fr. 30.

Les souscriptions recueillies par le préfet s'élèvent à 42.025 fr. 85.

latives à la réglementation du travail à bord des navires, qui faisaient l'objet du litige. Les trois autres questions, ayant trait au repos hebdomadaire, seront solutionnées par l'arbitrage du ministre de la marine, ainsi qu'il avait été convenu hier.

El, comme il était trop tard pour que M. Picard puisse prendre le train pour Paris, il passera encore cette nuit à la préfecture et ne partira que demain.

Ainsi se termine cette grève qui a duré trente-quatre jours.

En sortant de la préfecture, les inscrits ont tenu une dernière réunion à la Bourse du travail. Ils ont voté un ordre du jour remerciant le ministre et prenant acte de la victoire remportée par la corporation. Ils se sont séparés au cri de : « Vive la solidarité ! vive le syndicat ! »

Les équipages regagneront leur bord lundi.

Thomas.

AUX ÉCOLES

Le Conseil académique de Paris

Le Conseil académique de Paris vient de se réunir à la Sorbonne, sous la présidence de M. Liard, vice-recteur. Le ministre de l'instruction publique ayant ordonné, au début de cette année scolaire, une enquête sur l'enseignement du grec dans les lycées, M. Liard a lu un rapport où sont consignés et analysés les résultats de cette enquête. Dans les lycées de Paris, le nombre des élèves apprenant le grec a diminué, mais en revanche, cette langue est étudiée avec plus d'attention et de succès que par le passé.

M. Pringuet, inspecteur d'académie, en suite, a présenté le rapport sur la situation générale des lycées et collèges du ressort. En 1908, 250 élèves des établissements d'enseignement secondaire ont été reçus aux grandes écoles, au lieu de 436 en 1907; quant aux candidats admis aux divers baccalauréats, la proportion oscille entre 57,120 (0 série D) et 75,0 (philosophie et mathématiques).

Enfin, MM. Albert Cahen, Gailloche, Chassagny, Fontenot et Combarin, inspecteurs d'académie, ont lu des rapports sur chacune des principales branches de l'enseignement secondaire.

Jacques-Pierre.

AFFAIRES MILITAIRES

Le ministre de la guerre vient d'adresser à la Compagnie d'Orléans la lettre suivante relative à la mobilisation de la troisième section des chemins de fer de campagne qui vient d'avoir lieu sur son réseau :

Monsieur le directeur,

La 3^e section de chemin de fer de campagne a fait preuve, au cours de la période d'instruction qu'elle vient d'accomplir, des qualités déjà constatées lors des appels antérieurs des troupes spéciales de chemin de fer.

La célérité et l'ordre avec lesquels ont été conduites les opérations de mobilisation et de dislocation, les marques d'endurance et de discipline que tous les agents sans exception n'ont cessé de fournir ont donné la mesure des services qu'on serait en droit d'attendre de la section en temps de guerre.

Je n'insisterai pas sur les résultats très satisfaisants obtenus au cours des exercices professionnels effectués, résultats dus, en grande partie, à l'excellent esprit du personnel de la Compagnie d'Orléans. Mais je crois devoir vous exprimer d'une façon toute spéciale ma satisfaction pour la façon dont l'état-major de la section a compris le rôle qu'il avait à remplir cette année, en étudiant dans tous les détails les conséquences, au point de vue de l'exploitation de fortune des voies ferrées, de la situation militaire indiquée comme thème de manœuvre, et en traduisant par des ordres concrets toutes les mesures qu'il aurait été nécessaire de prendre en vue d'assurer le ravitaillement et les évacuations d'une armée en campagne.

Je vous serai reconnaissant de transmettre à tout le personnel de la 3^e section, et aux chefs et aux chefs de division de la 3^e section, mes félicitations pour la manière dont ils se sont acquittés de leur tâche.

Je vous prie d'autre part d'agréer l'expression personnelle de mes remerciements pour

le concours que la Compagnie d'Orléans a bien voulu prêter dans cette circonstance au département de la guerre.

Veuillez agréer, etc...

Le ministre de la guerre,
G. PICARD.

Cabinet du ministre. — Le chef de bataillon breveté Gannat, de l'état-major particulier du ministre, a été nommé sous-chef du cabinet du ministre, en remplacement du colonel bachelier Weiss, nommé au commandement du 28^e d'infanterie.

La Guérison d'un Emigrant

M. Arsène Petit, natif du Sec, par Saint-Sulpice-de-Donzel (Creuse), est un émigrant, c'est-à-dire qu'exercant la profession de tisserand, il fait partie de ces compagnies d'ouvriers qui suivent les grandes entreprises de travaux publics, travaillant pendant quelques mois dans une localité, pendant que que dans une autre, et revenant au pays à la morte-saison. Dans ce milieu d'hommes qui vivent en dehors de la famille durant la plus grande partie de l'année, les Pilius Pink sont très en faveur. Dès que ces ouvriers se sentent faibles, indisposés, lorsqu'ils souffrent de l'estomac ou de douleurs, vite ils prennent les Pilius Pink et, tout en travaillant, sans quitter leur besogne, ils guérissent. Ainsi a été guéri M. Arsène Petit.



M. Arsène Petit (Cl. Ed. Rozé, Troyes)

« J'étais devenu faible et pâle, écrit-il, j'avais une sorte d'abattement qui ne faisait trouver mon travail bien dur, et en plus de cela je souffrais terriblement de l'estomac, ne pouvant presque plus rien manger et dépensant de ce fait tous les jours. Pendant les grandes chaleurs, j'avais fréquemment des saignements de nez. Ma santé n'était pas bonne du tout et j'étais sur le point d'abandonner mon travail pour retourner au pays. Des camarades m'ont heureusement recommandé de prendre les Pilius Pink. J'ai pris, en effet, ces pilules et je me suis de suite bien mieux porté. Mes maux ont disparu, j'ai repris des forces, j'ai retrouvé une bonne mine. J'ai maintenant un appétit comme je ne m'en suis jamais connu et tout ce que je mange, je le digère parfaitement bien. Tous mes camarades de chantier sont si fiers de me voir si bien portant, les Pilius Pink m'ont magnifiquement réussi en quelques jours. Je vous envoie ma photographie faite ces jours-ci, mais il est regrettable que vous ne m'ayez pas vu au moment de ma maladie, vous pourriez juger si, grâce aux Pilius Pink, ma mine a changé. »

Les Pilius Pink sont vendus sur la recommandation des personnes qui les ont prises. Voilà un terrassier qui ignore parfaitement les Pilius Pink et certainement ses camarades de chantier, qui lui ont recommandé les Pilius Pink, les avaient eux-mêmes prises et s'en étaient bien trouvés. M. Petit les recommande à son tour et nous espérons que son attestation tombera sous les yeux de personnes qui ne sont pas satisfaites de leur état de santé, qui pourront, grâce aux Pilius Pink, vivre des jours meilleurs.

Les Pilius Pink sont souverains contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, sciaticque, neurasthénie.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris. Trois francs cinquante la boîte; dix-sept francs cinquante les six boîtes, franco.

BUREAUX DE POSTE

Ouverts aujourd'hui dimanche

Rive droite

Arrondissements du centre

Hôtel des Postes, rue du Louvre et rue Etienne-Mareel; Bourse de commerce (ouvert au service télégraphique jusqu'à midi seulement); Hôtel Continental; rue Saint-Denis, 90; rue Montaigne, 20; rue Cambon, 30; rue de Provence, 54; rue Sainte-Cécile, 7; rue du Faubourg-Saint-Martin, 148 1^{er}; rue des Filles-du-Calvaire, 3; avenue de la République, 108; rue de la Bastille, 2; Hôtel de Ville.

Le bureau de Paris n° 98 (palais de la Bourse) reste ouvert tous les dimanches et jours fériés au service télégraphique (service permanent de jour et de nuit).

Arrondissements de la périphérie

Rue Erard, 5; rue du Rendez-Vous, 36; place Chopin; avenue Marceau, 29; rue Joffroy, 55; rue Bayen, 16; rue de Clignancourt, 70; boulevard Rochechouart, 68; rue d'Alphonse, 133; rue d'Allouagne, 9; rue des Pyrénées, 200.

Rive gauche

Arrondissements du centre

Rue de Grenelle, 103 (service télégraphique permanent de jour et de nuit); rue de Bourgogne, 2; rue du Bac, 146; rue Danton, 40; boulevard de l'Hôpital, 26.

Le bureau n° 80 (rue Saint-Romain) reste ouvert tous les dimanches et jours fériés jusqu'à midi pour les opérations d'épargne.

Arrondissements de la périphérie

Avenue d'Italie, 27; avenue d'Orléans, 45 bis; rue Blomet, 93; rue de Lournal, 35.

Nouvelles Diverses

PARIS

L'AFFAIRE D'ANTONY

C'est une vieille histoire, que tous sans doute ont oubliée, sauf les gens de justice. Le 30 avril dernier, M. Gervais, instituteur libre à Antony, s'en fut avec sa femme faire des achats dans un bazar. Son choix fait, il se rendit à la caisse, paye, se retourna... sa femme avait disparu.

Etant rentré chez lui, il trouva, disait-on, dans un meuble, des lettres attestant l'infidélité de son épouse. Elles attestaient, en outre, que Mme Gervais avait fait disparaître deux enfants. Il porta plainte et les deux cordes compliquées de M. et Mme Gervais occupèrent les journaux.

Mme Gervais était allée habiter à Paris, chez un de ses frères. Elle revint son mari, et lui écrivit. Elle vint chercher à Antony du linge et des vêtements qu'il lui remit, non sans lui avoir fait signer un certificat où elle affirmait son honnêteté, et regrettait de n'avoir pas suivi ses bons conseils.

Le 1^{er} juin dernier, soudain, elle réintégra le domicile conjugal. Son mari y avait consenti, sous réserve qu'elle ne partagerait pas sa chambre. La nuit venue, Mme Gervais insista toutefois pour que son mari annulât cette clause. Il s'y refusa. Elle alla coucher dans une chambre du deuxième étage.

Un matin et demi, soudain, M. Gervais fut réveillé par une brusque clarté. Sa femme se tenait devant le lit, un bougeoir à la main. Elle réitéra sa demande, que M. Gervais repoussa encore. Alors, sous ses yeux, elle vida un verre rempli d'acide cyanhydrique. Elle expira quelques instants plus tard, en d'affreuses douleurs.

Telle est la version que M. Gervais donna de la mort de sa femme à M. Masseaux, commissaire de police.

M. Ogier, directeur du laboratoire de toxicologie, fut conduit à l'examen des viscères. Il a remis, voici deux jours, son rapport à M. Monnot des Angles, juge d'instruction. Celui-ci, hier, s'est rendu, en compagnie de M. Hamard, à Antony. Il a interrogé M. Gervais et saisi quelques lettres. Le bruit de l'arrestation de l'instituteur a couru un moment. Ce bruit était faux. Mais on dit que l'instruction réserve des surprises.

GRACES ET EXÉCUTIONS PROCHAINES

Le Président de la République vient de gracier toute une série de condamnés à mort.

La commuñe en peine perpétuelle la peine capitale prononcée contre :

Vallet, condamné le 27 mars 1909 par la Cour d'assises d'Indre-et-Loire, pour assassinat;

Quenel, condamné le 27 mars 1909 par la Cour d'assises de la Seine, pour meurtre et vol commis à Antony;

Belot, condamné le 7 avril 1909 par la Cour d'assises de l'Orne, pour meurtre et vol. Par contre, le chef de l'Etat a rejeté les demandes de grâces formulées en faveur de : Cheikh-ould-Cheikh, Nour Bouchela et Mohammed ben Slimane, condamnés à nouveau le 12 décembre 1908 par la Cour d'assises d'Alger pour assassinats et vols qualifiés.

Ces trois indigènes qui, le 16 septembre 1903, avaient assassiné, dans la forêt de Daya, l'inspecteur des forêts Dubois et le brigadier Barbier, seront exécutés lundi matin à Bel-Abbes, où les lois de justice ont été expédiées d'Oran hier matin.

L'AFFAIRE MARX

M. André a interrogé hier Marx et Ciris sur le fait Flanet. Flanet est l'artilleur de Toul qui se plaint qu'on lui ait fait verser cinq cents francs pour le faire changer de régiment et que cette mutation n'ait pas eu lieu.

Marx a répondu qu'il avait fait en effet des

démarches pour l'artilleur, mais d'une façon tout à fait désintéressée. Quant à Ciris, il reconnaît avoir reçu l'argent, mais, dit-il, il a été employé à couvrir les frais des démarches faites.

Dans un interrogatoire précédent, Marx avait accusé M. Krugg, président du Comité commercial de Nancy, et M. Rondieu, maire de Malzeville (et non Maxéville, comme on l'a imprimé par erreur), d'avoir touché de l'argent pour faire obtenir les petits chevaux à M. Krugg, directeur de la « Cure d'air de Trion ».

M. Krugg déclare avoir apostillé la demande de M. Royer, dans l'intérêt du Casino. M. Bondieu a également appuyé cette demande, parce que la « cure d'air » est sur le territoire de la commune dont il est maire et que les jeux auraient rapporté au bureau de bienfaisance. Mais jamais, ni pour l'un ni pour l'autre, il n'a été question d'argent pour cela.

LES MACHINES À ÉCRIRE

DE LA BOURSE DU TRAVAIL

On sait que, pour se procurer de l'argent, les commissaires de la Bourse du travail avaient engagé plusieurs objets, notamment un dictionnaire Larousse et des machines à écrire.

Le préfet a déclaré que « si cette plaisanterie se prolongeait », il déposerait une plainte au Parquet. L'effet de cette menace a été immédiat. Les machines à écrire et le dictionnaire sont rentrés hier dans les salles de la Bourse du travail, au grand contentement des employés qui, depuis quinze jours, devaient écrire à la main toutes les convocations. Une ère de sagesse semble commencer, car les commissaires ont communiqué hier, au régisseur de la Bourse, la liste des salles qu'ils ont assignées aux syndicats pour tenir des réunions, formalité légale dont ils se dispensaient depuis le mois de mai dernier.

SINGULIÈRE AVENTURE

M. et Mme Odeler, 5, rue de la Baronnelle, ont pour femme de ménage une nommée Clémence Massé, âgée de trente-huit ans, demeurant dans la même maison. Or, avant-hier soir, vers dix heures et demie, la fille de Clémence, âgée de dix ans, descendait dans la cuisine, quand elle était malade. On monta et on trouva en effet la femme de ménage en proie à une violente crise de nerfs.

Elle raconta qu'étant seule chez ses patrons, occupés au rez-de-chaussée où ils ont une boutique de confiseries, un individu était entré, l'avait jetée à terre, frappée de coups de pied et de coups de poing. Elle s'était enfuie et réfugiée chez elle où sa fille, la voyant malade, était descendue appeler.

M. et Mme Odeler n'ont constaté aucun désordre dans leur appartement, mais seulement la disparition d'un billet de 500 francs qui se trouvait dans un tiroir.

Après enquête de M. Magnien, juge d'instruction, les soupçons se portent sur le fils de Clémence Massé, âgé de dix-neuf ans, sorti depuis quinze jours seulement de la Petite-Roquette. Sa mère aurait simulé une affaiblissement pour le disculper.

Tous deux ont été gardés à la disposition du juge. On surveille aussi la fille, de qui on espère savoir quelque chose.

LA BANDE DES LILAS

Depuis longtemps une bande organisée met au pillage les maisons des Lilas. L'avant-dernière nuit, elle a cambriolé le bureau des ponts et chaussées 5, rue de Bondy à Noisy-le-Sec. Les malfaiteurs ont emporté tout ce qui pouvait avoir quelque valeur.

Puis ils ont brisé ce qui restait.

A la suite d'une rapide enquête, M. Laroix, commissaire de police, a pu faire arrêter, dans un garni, rue de Paris, à Noisy, trois membres de cette bande. Ce sont les nommés Lucien Richier, dit « la Sauterelle », Louis Lagarde, dit « Cric-Cri » et Nestor Sauvage, dit « Vert de Gris ».

Tout en ayant de nombreux vols, cambriolages et attaques nocturnes à main armée, les trois bandits ont refusé de donner les noms de leurs complices, qui sont une dizaine environ.

UNE BRAVE FEMME

Mme Maloina Gérard, âgée de trente-huit ans, mariée à un marchand de vins, 30, rue Crozatier, a trouvé hier matin sur sa chaise longue, au moment où elle faisait sa toilette, un portefeuille contenant 1.200 francs en billets de banque.

Elle s'est empressée de le porter au bureau de M. Lefort, commissaire de police, où il a été réclamé par Mme Bonemy, 13, rue Lamartine.

DÉPARTEMENTS

L'ARRESTATION DE M. MARCK

Bouen. — L'enquête ordonnée par le président du conseil à la suite de l'interpellation Varonne, sur les circonstances dans lesquelles M. Marck, le trésorier de la C. G. T., a été arrêté, a été faite hier samedi par M. Pujat, inspecteur général des services administratifs du ministère de l'Intérieur.

M. Pujat a visité la cuisine du Café Briot où Marck fut appréhendé par M. Bucheton,

commissaire central de Rouen, dans la nuit du 1^{er} mai. Sans dire dans quel sens il conclurait, M. Pujat a laissé entendre, cependant, qu'il considérait cette pièce atténuée à une salle du délit comme un lieu public.

LES ORAGES

Blois. — De violents orages ont éclaté dans la région de Blois.

Les récoltes sont compromises.

DRAME DE LA FOLIE

Lille. — La petite commune d'Haymille, à 10 kilomètres de Dunkerque, a été hier le théâtre d'un drame navrant. Un journalier agricole, Bellanger, était dans son jardin, lorsqu'il aperçut son fils qui prenait de la terre et la portait sur la table de cuisine. Il lui ordonna de cesser, mais l'enfant n'ayant pas tenu compte de l'observation, il le renversa par terre d'une gifle, et comme il pleurait, il lui fracassa la tête d'un seul coup de la bêche qu'il avait dans ses mains.

Le pauvre petit fut tué net.

Son coup fait, Bellanger appela son beau-frère et sa femme, prétendant que l'enfant n'était pas mort et qu'il fallait lui donner des soins.

Le meurtrier va être mis en observation.

Argus.

AVIS DIVERS

Ne vous laissez pas tromper : L'Eau dentifrice de Botot, si estimée par les vraies Parisiennes, n'a pas besoin de grosse réclame. C'est la meilleure et la seule approuvée par l'Académie de Médecine de Paris (Poudre, Eau et Savon dentifrices). — Exiger sur les étiquettes le nom Botot.

ECLAIR ÉBLOUSSANT DES YEUX par la Séve soufreuse qui brunit, épaissit cils et sourcils. Parf. Ninon, 31, r. du 4-Septembre.

LA SOIRÉE

AU THEATRE MICHEL

— C'est vrai ce que vous me racontez là ?

— Parole d'honneur !

— Vous jurez que vous me dites la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

— Si vous honneur de Parisien et sur ma conscience de spectateur, devant le diu des théâtres et devant les hommes de science, je le jure !

— Eh bien ! j'ai, et si vous m'avez trompé, malheur sur vous jusqu'à la vingt-sixième génération des Mounet et jusqu'à la vingt-sixième génération des Lambert !

Et j'y suis allé. Où ça ? Au théâtre Michel, voir Magdeleine.

Si vous n'avez pas lu ce qu'en a dit excellemment même notre ami Emile Berr, vous demandez ce que c'est que Magdeleine et vous optez, après réflexion, pour un oratorio ou quelque drame lyrique... Tranquillisez-vous. Magdeleine, c'est une femme en chair et en os, en chair plutôt, qu'un « professeur à l'école de magnétisme » précise le programme, enond en présence du public, laquelle Magdeleine, une fois en état d'hypnose, interprète spontanément tous les sons, paroles ou musique, en pantomime, les traduit selon les cas en gestes, en danses, en poses plastiques...

Donc le rideau se leva sur la scène vide, tendue d'une peluche couleur chaudron, comme il sied pour un spectacle quelque peu infernal et extraordinaire. Puis Magdeleine, drapée à l'antique de voiles blancs, ses cheveux bruns ornés du laurier fatidique, fit son entrée accompagnée d'un grand monsieur brun. En cinq sec, par quelques passes rapides, le professeur Magnin — Car c'était lui ! comme disent les feuilletons — endormit le sujet. Un litige eut aussitôt lieu entre M. de G. et M. de G. Goumard, et nous vîmes Magdeleine, tour à tour extatique ou accablée, nous traduire avec de poignantes alternatives de joie et de douleur la magnifique mélodie.

Puis ce fut successivement un air de ballet joyeux et une villageoise endormie, dansée avec une grâce et une fantaisie étonnantes, des airs de *Manon* et de *Werther*, la ballade de *Cyrano*, chantée ou dite par des résistants, et mimée avec une précision et une minutie étonnantes, enfin la marche funèbre de Chopin, interprétée avec une émotion, un sens de la beauté plastique et en même temps un réalisme douloureux du plus poignant effet !

Pendant l'entr'acte, nous sommes allés voir Magdeleine sur le théâtre. Toujours plongée dans un sommeil hypnotique, elle attendait, étendue à terre, immobile, les yeux fermés, semblant dormir, que la séance fut reprise...

Un médecin, spectateur comme nous — ces messieurs sont sans pitié ! — lui tâta le pouls et, penché sur elle, lui murmura ce vers :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

et nous vîmes le visage de Magdeleine se contracter d'effroi et son bras demeurer en l'air dans une crispation cataleptique... Brrr !

Nous bûmes la sonnette de l'entr'acte lorsqu'elle tinta joyeusement, car elle annon-

çait que Magdeleine allait ressusciter, se lever, danser, sourire encore, et se réveiller enfin pour redevenir, d'artiste remarquable mais impressionnante, une bourgeoise comme vous et moi...

Un Monsieur de l'Orchestra.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 2 heures, dernière matinée, et à 8 h. 1/2, dernière représentation de la *Sorcière* (Mlle Blanche Dufresne dans le rôle de Zoraya).

Au Théâtre-Lyrique, à 2 h. 1/2, dernière matinée de la saison : *Josephine vendue par ses sœurs*.

Au Théâtre antique de la Nature, de Champigny-la-Bataille, à 3 heures, deuxième représentation de *Mireille*.

Orchestre sous la direction de M. Mark.

Au Vésinet, à 2 h. 1/4, inauguration du Théâtre de Verdure (dans l'île du Lac-des-Courbes), sous les auspices de la municipalité. Au programme : *Kérourinos*, de M. Gabriel Nigoud; *le Flaubert*, de M. Jean Richepin (par les artistes de la Comédie-Française); *la Légende de la Rose* et « Danses hindoues », par Mlle Régina Badet, de l'Opéra-Comique.

Ce soir :

A la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, 50^e représentation de *Modeste* (MM. Dessonnes, Paul Numa, Mlle Provost); *Coma-tos* (MM. Paul Mounet, Henry Mayer, Delhelly, Georges Grand, Décard, Mmes Bartet, Marie Leconte).

A l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Carmen* (Mlle Mérentié, M. Léon Beyle, Mlle Lucy Vauthrin, M. Blancard).

Aux Variétés, à neuf heures moins dix très exactement, *le Roi* (M. de Max, dans le rôle du Roi; Mlle Diéterle; MM. Prince, Dioumède, André Simon, Carpentier, Avelot, Roche; Mlle Chaperas, Harhold, Debacquer, etc.). A 11 heures, à 3^e acte, la *Réception* officielle.

On commencera à 8 h. 1/4 par *Un mari trop malin*.

Au Théâtre lyrique municipal (Galté), à 9 heures, 15^e et dernière représentation de miss Isadora Duncan, avec le concours de l'orchestre Colonne, dirigé par M. Ed. Colonne.

Au théâtre Michel, à 10 h. 1/4, 5^e séance de Magdeleine. Au programme :

Improvisation sur l'argot : M. J. Boulinois : *Sérénade* (Pierrot); M. Lucien Boulinois : *Héroïsme* (Masson); M. Mazons : *Pelléas et Mélisande* (prelude Debussy); M. J. Boulinois : *Fables* (La Fontaine); M. Baldoni : *Marche funèbre* (Bach); M. J. Boulinois : *Le Jardin sous la pluie* (Debussy); M. J. Boulinois : *Largo* (Handel); M. J. et Lucien Boulinois : *Des vers* (L. Mayrauge); M. Andor : *Cinq minutes* (Gabriel Marie); M. Lucien Boulinois : *Les Elfes* (Leconte de Lisle); M. Baldoni.

On commencera à 9 h. 1/4 par *Le Mari en bois*, A 9 h. 50, *Dernière levée*, revue de M. Dominique Bonnard, interprétée par Mme et M. Fernand Depas.

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *le Testament*, la *Grande Mort*, *le Bec de gaz*, *Depuis six mois*, *le Jeu de l'Amour et des Beaux-Arts*, *le Délégué de la 3^e section*.

Au Trianon-Lyrique, à 8 h. 1/2, dernière représentation (de la saison) : *le Pré-aux-Clercs*.

Monsieur Zéro atteindra, ce soir, au Palais-Royal, sa 175^e représentation.

Hier :

On a répété hier généralement à huis clos, à la Comédie-Française, la *Veille du bonheur* et le *Stradivarius*. L'impression a été excellente. La répétition générale publique reste fixée à lundi, dans l'après-midi, à deux heures.

Sur la *Veille du bonheur*, M. François de Nion nous fournit, dans la lettre suivante, d'intéressants renseignements :

Quelques détails sur la *Veille du Bonheur* ? Ils seront courts. C'est une pièce qui n'a pas d'histoire. M. Georges de Buisyeux est venu un jour me demander de tirer un acte d'un conte de mon volume *Le Bonheur*, conte qui porte le même titre que la pièce actuelle. C'est l'histoire d'un homme de lettres vieillissant devant l'amour possible d'une correspondante qui se réveille à lui trop joliment et trop séduisamment. Je dis de Buisyeux qui serait bien malin s'il trouvait une action scénique dans ce récit; il fut très malin et nous nous sommes plus qu'à mettre la dernière main à l'ouvrage. Voilà.

Il restait à dire les louanges de nos interprètes : M. de Pérandy, le merveilleux metteur en scène que vous savez, plein de scrupules, d'ingéniosité, de trouvailles... je ne vous parle pas de la codéon, mais vous verrez ! Mme Videt, haraguant avec un air délicieux le plus gentil accent anglais du monde, — l'anglais tel qu'il faudrait qu'on le parle, — et Mlle Devoyon, donnant sa grande allure à sa spirituelle finesse, un personnage de coquette. Sur les répétitions planait l'autorité discrète et supérieure de ce grand lettré qu'est M. Jules Clarette, dirigeant tout d'un mot et nuancant tout d'un silence.

Le décor représente le salon d'un Palace, d'une

Feuilleton du FIGARO du 27 Juin

